



www.initiation.fr

L'Initiation

Calendrier de la culture, de l'art, de la spiritualité, de la tradition, de la vie.



« Le Sphinx libéré de son corps », Nicolas de Haller

Revue du Martinisme et des divers courants initialiques
fondée en 1983 par Papus et révisée en 1993 par le Dr Philippe Sicaud





« Le Sphinx libéré de son corps », Nicolas de Haller

L'Initiation

7/2 rés. Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie
Téléphone & télécopie :
(entre 9 h et 18 h)
01 47 81 84 79
yvesfred.boisset@papus.info

CCP : 8 288 40 U PARIS

Directeur : Michel Léger

Rédacteur en chef :

Yves-Fred Boisset

Rédacteurs en chef adjoints :

Aude Ben-Moha

& Bruno Le Chaux

Administrateur-honoraire :

Jacqueline Encausse

Administrateur : Annie Boisset

Rédacteurs adjoints : Mehlal,

M.-F. Turpaud & Marc Bariteau

Conception graphique :

Aude Ben-Moha



L'Initiation est également présente sur les sites web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.yvesfred.com
www.chez.com/crp
www.france-spiritualites.com

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation ne répond pas des manuscrits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Sommaire du n° 1/2007

Éditorial, par Yves-Fred Boisset	2
À l'abbé Pierre, poème de Victor Varjac	3
Poème extrait du « Dragon de poussière » de Victor Varjac	4
Essai sur une gravure tirée de l'œuvre de Jacob Boehme (suite et fin), par Méhiel	5
Quelques échelles spirituelles d'Occident, par Patrick Négrier	8
La caverne, par Alain Auger	23
Dante, notre frère spirituel, par Bernard Liguori	31
Informations	42
Eros, Thanatos, Dionysos, réflexions sur la vie initiatique, par Marc Bariteau	43
Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française – 3 ^e partie, par Denise Bonhomme	53
Les deux Saint-Jean - Annexe III, par François Bertrand	69
Les livres et les revues	72
Les disques, par Daniel Steinbach	76
Inventaire et sommaires 2006	79
Bulletin d'abonnement	80
Le GERME	III de couverture



D

ans l'histoire de l'humanité qui s'apparente à une tragédie se déroulant dans des ténèbres quelquefois lacérées de fugaces lumières culminent çà et là des êtres dont l'action charitable brille de mille feux. Ils traversent leur temps comme étoiles filantes, se moquant de la fortune, de la célébrité et de la postérité.

L'un d'eux nous a quittés le 22 février dernier au petit matin. Ce « saint » au parler franc et direct ne sera sans doute jamais canonisé par des autorités enlisées dans la lettre et le dogme mais il l'est déjà dans le cœur des justes. Pour tous ceux qui souffrent des injustices, pour tous ceux qui vivent la misère au jour le jour, pour tous les laissés pour compte et les vaincus d'une société sans amour, l'abbé Pierre représente plus que la charité, plus que la compassion, mais le véritable christianisme, celui de l'Amour.

Papus l'aurait certainement aimé et je sais que Jacqueline et Philippe Encausse l'admiraient ; ils en parlaient souvent pour rendre hommage à son action. Cet homme, issu d'une famille aisée à l'abri des soucis matériels quotidiens qui empoisonnent l'existence de tant de nos semblables, a voulu vivre sa foi et son sacerdoce loin des fastes de son Église. Résistant dans le terrible maquis du Vercors, il arracha des juifs aux griffes de la coalition nazivichyste ; élu député après la guerre, il monta à la tribune de l'Assemblée nationale pour dénoncer les injustices ; seul et sans le soutien de sa hiérarchie et des pouvoirs publics, il rendit à des miséreux, abandonnés de tous et livrés à l'alcoolisme et à la déchéance, leur honneur en créant les « Compagnons d'Emmaüs ». En l'hiver 54, il sut se saisir d'un micro qu'on lui tendait mollement pour crier, sans grandes phrases et sans effets de manches, son indignation et susciter un grand mouvement de générosité. On a pu lui reprocher sa médiatisation mais on sait qu'il n'en tira jamais pour lui-même le moindre avantage.

Si notre société souffre pour l'essentiel de deux grandes tares qui la défigurent et qui sont l'orgueil et l'égoïsme, l'abbé Pierre ne cultiva que l'humilité et la bienfaisance. Son béret, sa canne et sa pèlerine sont à jamais incrustés dans le ciel.

Notre ami, le poète Victor Varjac, nous a adressé deux poèmes que j'ai cru utile de publier dans les pages suivantes en hommage à l'abbé Pierre.

Yves-Fred Boisset

À L'ABBÉ PIERRE

Le jour pend aux branches de l'hiver
et l'ange triste agenouillé
sous la pendule immobile et sévère
regarde les aiguilles doucement se rouiller...

La horde des grands froids
vient assiéger la ville
et les demeures prudentes
abandonnent la nuit
aux boucliers aveugles
de leurs volets tirés...

Lentement l'abîme de l'ombre
efface l'étrange dessin des rues...
L'espace s'évanouit et la forme s'éteint...
Le ciel disparaît dans la confusion de l'absence...

Mais dans la blessure d'un porche
deux êtres capturés par le gel
le clochard perdu et le poète son frère
contemplant à jamais nos vies
où l'égoïsme a poignardé l'amour...

Le jour pend aux branches de l'hiver
et l'ange triste agenouillé
sous un porche titubant de misère
n'arrêtera jamais ses larmes de couler...

Victor VARJAC
(extrait du « Chant des Coquillages »)

Poème extrait du « Dragon de poussière » par Victor Varjac

L'homme a jeté l'homme
dans la crasse d'un carton
au milieu d'une foule
anonyme et bruyante...
Recroquevillé sur le trottoir
comme une ancienne douleur
ce fantôme si jeune
observe l'égoïsme
de nos pas sans regard...
L'échec maintenant
s'étale dans les rues
comme de vieux chiffons
que le vent éparille...
La misère s'approche
si près de nos visages
qu'elle finira bien

par transpercer nos cœurs... !
Ces êtres accroupis
serrés dans la poussière
tendent une main douteuse
où se devine le geste
du piège que l'on pose...

Meurtris et perdus
comme un signe oublié
ce peuple que l'on broie
sous les dents de l'Avoir
n'oppose qu'un silence
qui lézarde le ciel...

Une lame... une seule
entre les doigts du vent
glisse dans l'ornière
où la chute repose...

Mais aucune fleur
même la plus petite
ne chantera l'été
car toute solitude
n'appartient qu'au néant !...

L'Être n'existe plus
l'angolasse maladroite
esquisse une silhouette

qu'une injure nouvelle
poussera dans la fosse...
L'enfance fragile et sauvage
sourit encore
derrière la porte close
des jours qui furent
le bien-être de l'heure
mais l'espace profané
par l'abandon
succombe et disparaît
lapidé par la grêle
plus grosse que des pierres
et qu'un archange noir
fait surgir de l'abîme...
Le fugitif ne changera pas
le sentier de ses jours
il doit disparaître
détruit par nos victoires
car le dernier mot
appartient aux fortunes
qui dépècent un à un
les hommes trop fragiles
incapables d'abattre
leur frère sur le chemin...
Le vainqueur gravit
les marches encore tièdes
des cadavres enlacés
sous les feux du soleil...
Heureusement pour nous
le quotidien rature
ces tableaux lamentables
et nos consciences nettes
marchent au grand jour
sans garder une trace
de ces larges blessures...
... mais peu à peu notre âme
s'enfonce dans la boue
de nos Indifférences...

Antibes, le 11 février 2003

Essai sur une gravure tirée de l'œuvre de Jacob Boehme¹

Par Mehiel



*Suite et fin de cette étude consacrée
à Jacob Boehme.*

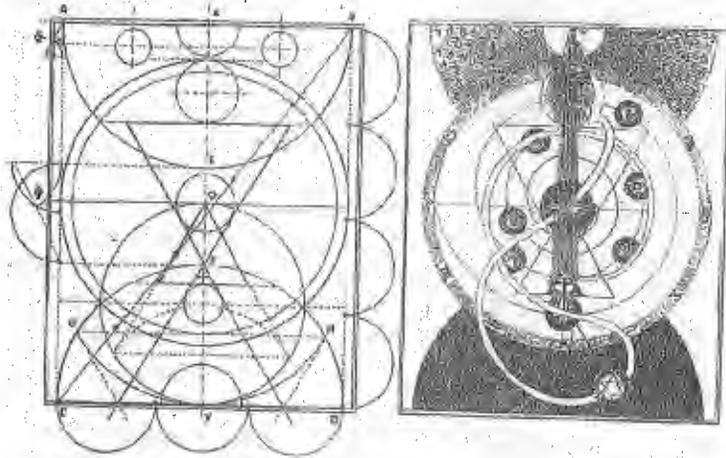
Citons alors Louis-Claude de Saint-Martin qui, justement, dans son ouvrage intitulé *Les Nombres*, nous en propose une formulation nouvelle. «... Toutes ces vérités (il parle des lois géométriques permettant de distinguer notre origine de celle de la matière) se trouvent écrites dans un cercle divisé naturellement

en six parties... Le centre a appelé le triangle supérieur et le triangle inférieur qui, se réactionnant mutuellement, ont manifesté la vie. C'est alors que l'Homme quaternaire a paru... Aussi, dans le cercle régulièrement tracé par elle (la nature), on voit que les deux triangles en s'unissant déterminent l'émancipation de l'homme dans l'univers et le place en aspect du centre divin. »

La kabbale chrétienne, chère à Reuchlin, Pic de la Mirandole et bien d'autres, qu'Abraham Franckenberg (né en Silésie en 1593 et mort en 1652), alchimiste et biographe de Jacob Boehme, nous raconte ainsi : « Dieu est infini, inconnaissable, il ne peut être ni conçu, ni imaginé par l'homme. Il est le néant primordial ou Aïn-Soph, qui se dépersonnalise pour laisser place à la création. Il se retire, c'est le zim-zum ou contraction de l'Aïn-Soph que l'on pourrait caractériser par l'inspir et il laisse un espace découvert à partir duquel se manifeste le point de lumière, concentration de la lumière divine. » Ainsi, débiterait la manifestation qui pourrait être l'expir et qui permettrait de constituer l'Homme céleste revêtu de ses dix Sefirot, attributs ou qualités divines.

C'est l'Adam Kadmon ou homme primordial, il est « logos », le verbe, la parole jaillie de la lumière dès le commencement du monde. Malgré tout, il faillit, il perd son corps de gloire et son bonheur éternel, car il s'identifie à Dieu poussé par les Esprits inférieurs et prévaricateurs, issus eux aussi du monde

¹ Cet article avait été publié, une première fois, dans le numéro 4 de 1999.



céleste, ce qui peut laisser à réfléchir sur le pourquoi. Nous soulignerons que Boehme a tenté de répondre à cette épineuse question au travers de son système théosophique.

L'Homme doit et va se relever de cette terrible chute et l'on peut observer sur la gravure proposée le parcours effectué par notre victime. C'est un chemin sinusoïdal, parfaitement décryptable. Ayant pris corps de chair, rattaché à la Terre, Adam parcourt un cycle qui le rapproche du plus haut pour le faire descendre vers Shatan. Mais, dans les Ténèbres, la lumière générée par l'Hexagramme lui donne l'espérance de retrouver, en passant par le feu purificateur du Soleil, pour de nouvelles épousailles, sa Vierge cosmique située au niveau du signe féminin du Cancer, astrologiquement marqué par un intérêt pour tout ce qui se rattache au foyer.

La plus grande partie de cette route traverse un univers cosmique limité par la ceinture zodiacale. Constituée de ses douze signes, elle peut évoquer les cycles célestes et terrestres et, justement, symboliser le monde créé perceptible à l'homme. Il est à noter que, géométriquement, si l'on veut définir le point héliocentrique « O » et la surface de ce zodiaque, il suffit de déterminer le rapport doré sur le segment axial EF et le diamètre AB permettra de tracer le cercle extérieur. Sur cette voie, Adam subit inévitablement l'influence des sept planètes alors connues de notre système solaire et ici incluses ; la

gravure nous indique encore un autre parcours influent, peut-être moins indépendant de celui de notre voyageur, spiraloïde cette fois. C'est celui des planètes issues du Soleil. Nous les retrouvons dans cet ordre : Vénus, Jupiter, Mars, Mercure et Lune. La fin de leur course aboutit exactement à l'horizon, c'est-à-dire sur le premier signe astrologique : le Bélier.

Georges Antarès, dans son *Traité d'astrologie*, écrit que notre système tout entier est comparable à un grand Homme Cosmique dont le Soleil constituerait le Cœur, tandis que les autres planètes gravitant à l'entour en seraient les organes. Nous n'oublierons pas de mentionner l'attention que Boehme portait à l'action des astres sur le comportement humain, point de vue qu'il pouvait aussi avoir hérité de ses lectures de Paracelse.

Le « C » entrelacé au « A » et marqué d'une croix l'illumine et nous indique qu'Adam ne peut entreprendre un retour solitaire ; c'est un nouvel Adam qui l'accompagne, lui vient en aide et se sacrifie.

Ce réconciliateur est, bien entendu, le Christ.

« Cette union avec Christ dans notre humanité sur terre, nous dit William Law, est là pour nous montrer la nécessité absolue de la Sainte Incarnation et du Sacrifice Parfait pour tout le genre humain, sans lequel le Grand Œuvre de notre régénération et de notre réunion avec Sophia n'aurait pu être conduit à sa perfection. »

Alors et seulement, les deux triangles équilatéraux seront identiques et la Réintégration dans le Principe aura commencé ; fermons ces quelques pages par la devise de Jacob Boehme : « Notre Salut est dans la Vie de Jésus-Christ en Nous. »



Par Patrick Négrier

Lorsque durant la première moitié du XX^e siècle le maître spirituel arménien Georges Ivanovitch Gurdjieff (1866-1949) élaborait son échelle des Idiots, il s'inscrivait dans le sillage d'une tradition plurimillénaire, celle des échelles spirituelles.

Le symbole de l'échelle apparut lorsque les anciens s'aperçurent qu'au fur et à mesure qu'ils gravissaient une montagne, la vue panoramique qui se découvrait à eux s'étendait progressivement plus loin : dès lors le sommet de la montagne, d'où la vue panoramique était la plus étendue, leur parut pouvoir symboliser à merveille l'état de conscience altruiste dans lequel le moi, libérant sa perception des limites imposées par sa conscience réflexive, réussit à s'ouvrir à l'ensemble du spectacle extérieur qui se révèle à lui. Dans ce contexte symbolique bien précis le bas de la montagne en vint nécessairement à symboliser a contrario l'état de conscience égotique dans lequel le moi, exerçant sa conscience réflexive, a d'abord et principalement conscience de lui-même, occultant ainsi l'ensemble du monde qui l'entoure. Récapitulons brièvement ici les manifestations historiques majeures du symbole de l'échelle dans les traditions occidentales.

L'ÉCHELLE DANS L'ARCHITECTURE DU PROCHE-ORIENT ANCIEN

Durant l'ancien empire, les Égyptiens considéraient la pyramide comme l'échelle qui permet au souvenir et à l'esprit du roi défunt de monter au ciel. Cependant ils représentèrent en outre en creux dans un certain nombre de pyramides, sous forme de toit en forme d'encorbèlement surmontant la chambre sépulcrale du pharaon, une sorte d'échelle figurant le pilier « djed », figuration de la colonne vertébrale du roi Osiris assassiné par son frère Seth, colonne vertébrale dont la verticalité est signe de la résurrection osirienne des morts assurée par la naissance posthume du fils d'Osiris, Horus, son successeur légitime sur le trône d'Égypte, capable en cela de pérenniser la fonction royale. Enfin autre forme de l'échelle spirituelle dans l'Égypte antique : la stèle fausse-porte. Cette stèle fausse-porte représentait d'abord une porte entourée de personnages portant des masques, symboles des

agressions subies ; et elle représentait ensuite, sous la forme d'une porte fermée, l'occident, symbole de la mort physique. La stèle fausse-porte posait donc un problème double : comment surmonter les agressions subies et la mort physique ? Ces deux problèmes, la stèle fausse-porte propose de les résoudre par les autres détails de sa composition. Cette stèle était surmontée d'un linteau en forme de tore représentant le rideau relevé et enroulé de la porte en signe de « sortie au jour », symbole de la sortie hors du moi (c'est-à-dire hors de l'égotisme), cela en vue d'accomplir la tâche spirituelle signifiée par la scène représentée au-dessus du linteau. Ce linteau était surmonté d'un tympan représentant une scène de banquet renvoyant pour une part aux scènes « des travaux et des jours » (comme disait Hésiode) qui ornaient les mastabas, tombeaux des notables du pays. Ces scènes des travaux indiquaient le but de l'existence humaine : mener une vie collective dans la paix en n'excluant personne. Mais comment mener une vie collective paisible et intégrante lorsque les agressions subies menacent d'y mettre un terme ? C'est la scène du banquet qui répond à cette question : elle montre un homme ou une femme se nourrissant d'aliments qu'ils ont eux-mêmes contribué par leur travail à faire produire à la terre. Autrement dit il n'est possible de faire reculer les agressions subies qu'en travaillant soi-même spirituellement à leur recul par l'accomplissement du bien. Or qu'est-ce que le bien ? Si les agresseurs sont représentés au bas de la stèle fausse-porte, c'est parce que le mal coïncide avec le plan horizontal caractérisant l'égoïsme et l'égotisme. Or si le bien se trouve représenté au sommet de la stèle fausse-porte sous la forme d'un banquet renvoyant aux scènes des travaux dans les mastabas, c'est parce que le bien consiste à œuvrer personnellement à la domination de l'égoïsme et de l'égotisme, et que c'est précisément le fait de dominer soi-même l'égoïsme et l'égotisme qui permet d'assurer une vie collective paisible et intégrante. Il ressort de ces divers paramètres que les stèles fausses-portes proposaient de faire reculer les agressions subies en travaillant soi-même à la mise en œuvre du bien qui consiste à dominer l'égoïsme et l'égotisme directement responsables des violences sociales. Si le symbole politico-moral de l'échelle fut particulièrement cultivé par les anciens Égyptiens, il fut également pratiqué par les anciens Mésopotamiens qui édifièrent les ziggourats au reste évoquées dans la Bible à deux reprises : d'une part sous la forme de la tour de Babel, c'est-à-dire de Babylone (Gen. 11,1-9), et d'autre part sous la forme de l'échelle céleste vue une nuit en songe par Jacob près de Haran en Mésopotamie (Gen. 28,10-22).

L'ÉCHELLE CHEZ PLATON

Le doxographe grec Diogène Laërce nous apprend que Platon avait fait le voyage d'Égypte (*Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres* III). De fait nous retrouvons dans l'œuvre de Platon deux échelles qui font écho à la symbolique de l'échelle en Égypte : l'échelle du beau dans le *Banquet*, et l'échelle du bien dans la *République*. Dans le *Banquet* en 209 e - 212 a, Platon rapporte le discours d'initiation que l'étrangère Diotime de Mantinée tint à Socrate. Dans ce discours initiatique, l'étrangère de la pacifique ville de Mantinée enseigne à Socrate les degrés successifs des mystères d'amour qui composent ensemble une véritable échelle du beau. Sur cette échelle du beau, il s'agit de contempler successivement un unique beau corps (occasion d'engendrer de beaux discours), puis tous les beaux corps (occasion de se déprendre de l'amour d'un seul individu), puis la beauté des âmes, puis le beau dans les occupations et dans les maximes de conduite, puis l'océan immense des belles connaissances, puis enfin le beau en soi. Ce beau en soi, degré ultime de l'échelle du beau, est éternel, étranger à la génération et à la corruption, surnaturel. C'est parvenu à la contemplation ultime de ce beau en soi, dit Diotime de Mantinée, « *que plus que partout ailleurs la vie pour un homme vaut d'être vécue quand il contemple le beau en lui-même... C'est là seulement qu'il réussira, en voyant le beau au moyen de ce par quoi il est visible, à enfanter non pas des simulacres de vertu... mais une vertu authentique* ». Qu'est ce que ce beau en soi ? Pour le comprendre, nous devons revenir à la définition aristotélicienne du beau : « *Le beau, c'est ce que l'on doit vouloir louer pour soi-même, ou ce qui étant bon est agréable en tant que bon* »¹. Si le beau c'est l'agréable en tant que bon, le beau en soi qui couronne l'échelle platonicienne du beau dans le *Banquet* désigne donc l'agréable en tant que bon qui prédique la plus grande étendue possible. Or l'agréable en tant que bon qui prédique la plus grande étendue possible n'est autre que l'agréable en tant que bon qui prédiquerait l'ensemble de l'humanité terrestre, c'est-à-dire l'absence, dans l'humanité terrestre, de souffrances provoquées par le mal moral (c'est là évidemment un équivalent platonicien de la notion judéo-chrétienne de « *royaume des cieux* »). Le beau en soi désignait donc dans le *Banquet* l'idée de l'absence, dans l'humanité terrestre, de souffrances provoquées par le mal moral. Or cette absence, dans l'humanité terrestre, de souffrances provoquées par le mal moral, seule une vertu consciemment et volontairement orientée vers le bonheur de l'humanité terrestre peut l'assurer.

La seconde échelle spirituelle que nous rencontrons chez Platon se trouve en *République* VI-VII : il s'agit de l'échelle pédagogique du bien qui relie la sortie de la caverne (symbole de la sortie hors de l'égoïsme et de l'égotisme) à la contemplation finale de l'Idée du bien symbolisée par le soleil au haut du ciel, échelle pédagogique composée des étapes suivantes : pratique philosophique de la gymnastique, puis usage philosophique des sept arts libéraux (musique, mathématiques, géométrie, astronomie, dialectique, logique, rhétorique), la rhétorique servant en dernier lieu à comprendre que si l'usage pervers du dialogue met en évidence le fait que les querelles sont dues au désir égotique du moi d'avoir raison d'autrui et de l'emporter sur ses interlocuteurs, le mal réside dans l'égotisme, révélant ainsi dans les maux qui sévissent dans la caverne (comme la pénurie, la guerre, et le meurtre) des effets de l'égoïsme, si bien que si le mal, principe des méfaits, se révèle être l'égotisme et l'égoïsme, l'Idée du bien doit alors être comprise comme l'élimination délibérée du mal que sont l'égotisme et l'égoïsme.

L'ÉCHELLE DANS LA BIBLE

L'épisode de la vision de l'échelle céleste par Jacob endormi (Gen. 28,10-22) n'est pas dans l'Ancien testament un récit isolé : sa structure relative à la symbolique de l'élévation rattache ce récit aux autres récits de la Genèse dont la structure est analogue comme les épisodes de la création de la femme (Gen. 2,18-25), l'holocauste de Noé (Gen. 8,15-22), la construction de la tour de Babel (Gen. 11,1-9), l'holocauste d'Avram (Gen. 15), le sacrifice d'Isaac sur le mont Môriyah (Gen. 22,1-19), et le combat de Jacob (Gen. 32,23-33), autant de maillons qui constituent ensemble ce qu'on pourrait appeler la chaîne typologique de l'échelle de Jacob, et ce sont précisément les maillons de cette chaîne que nous retrouvons sous-jacents aux propos johanniques de Jésus de Nazareth sur son élévation. Effectivement c'est à cette échelle de Jacob qu'en Jn 1,51, au début de son naziréat, Jésus de Nazareth se compare en se désignant lui-même d'une expression (« *le fils de l'homme* ») qui faisait référence au fait qu'en Gen. 2,18-25 l'adam, symbole de « *l'homme* » égotique, précède l'avènement en lui de l'ish, symbole de « *l'homme* » altruiste (en I Cor. 15,44-49 Paul de Tarse reprendra cette distinction en la réexprimant sous la forme des distinctions homme vivant/homme vivifiant ; homme psychique/homme spirituel ; homme terrestre/homme céleste). En Jn 3,13-15 Jésus, identifiant à l'avance sa croix à cet analogue de l'échelle de Jacob que fut la hampe du serpent de bronze

fabriquée par Moïse (Nomb. 21,4-9), précise que sa prochaine élévation (sur la croix) permettra à tout homme qui croit en lui d'avoir la vie éternelle. En Jn 8,28-29 Jésus précise aux juifs qui le crucifieront que ce sont eux qui l'élèveront (sous-entendu : à la position altruiste de la conscience, exactement comme Abraham avait élevé à cette position psycho-morale son fils Isaac sur le bûcher au mont Môriyah), ce qui sera pour ces juifs l'occasion de comprendre la parole de Jésus reprenant à son compte le nom divin d'Ex. 3,14 : « *Moi je suis, et de moi-même je ne fais rien, mais ce que m'a enseigné le Père, c'est cela que je dis. Et celui qui m'a envoyé est avec moi : il ne m'a pas laissé seul parce que moi je fais toujours ce qui lui plaît* » (allusion à la solitude de l'adam en Gen. 2, et à la solitude de Jacob en Gen. 32). Et enfin en Jn 12,32 Jésus termine en disant qu'une fois élevé de terre, il attirera tous les hommes vers lui (allusion à la promesse de la rédemption mondiale en Gen. 22,16-18), signifiant par là par quel genre de mort il devait mourir (la mort du moi à son égotisme telle que la vécut Adam lors de la création de la femme ; Isaac sur le mont Môriyah ; et Jacob lors de son combat avec l'ish).

L'importance de la présence de la chaîne typologique de l'échelle de Jacob dans l'Évangile selon Jean ne signifie pas pour autant que la symbolique de l'ascension au ciel est absente des trois Évangiles synoptiques. Seulement si Jean a préféré se référer à l'échelle de Jacob, les trois autres évangélistes ont préféré se référer à l'épisode analogue de la transfiguration que Jésus de Nazareth vécut au terme de son ascension du mont Hermon. C'est ainsi que si l'ascension du mont Hermon est rapportée par Matthieu (Mt. 17,1-9) qui ne put que relater ce qu'en avaient dit les trois témoins Pierre, Jean et Jacques le majeur ; par Marc (Mc 9,2-10) le porte-parole de Pierre qui fut un témoin personnel de la transfiguration ; et par Luc (Lc 9,28-36) le porte-parole de Paul qui n'a pu en recevoir le témoignage que de Pierre et de Jean (cf. Gal. 2,9) ; en retour Jean, témoin personnel de la transfiguration de Jésus de Nazareth, n'a pas rapporté cet épisode particulier dans le détail car selon lui c'est l'ensemble du naziréat de Jésus de Nazareth qui fut une transfiguration, et c'est pourquoi lorsqu'il parle de cette dernière à deux reprises (Jn 1,14-18 ; I Jn 1,1-3), c'est en des termes généraux applicables à l'ensemble du naziréat de Jésus tel qu'il se trouve décrit tout au long de l'Évangile johannique.

Il semble ainsi qu'après Jean, ce fut Pierre qui accorda une certaine importance à la symbolique de l'élévation, notamment sous la forme de l'ascension du mont Hermon qui se trouve elle-même rattachée à une chaîne typologique comprenant l'enlèvement de Hanôk par les 'elohîm (Gen. 5,23-24), la transfiguration de Moïse sur le mont Horev ou Sinâï (Ex. 34,29-35), et enfin l'ascension finale d'Elie aux cieux (II Rois 2,1-13). Les descriptions de la transfiguration sur le mont Hermon ne mentionnaient aucune liste explicite de qualités morales. Or lorsque Pierre évoque lui-même la transfiguration de Jésus de Nazareth en II Pierre 1,16-19, il le fait après avoir énuméré une chaîne de qualités morales qui semblent ainsi constituer un commentaire spirituel de la symbolique de l'ascension du mont Hermon : « *Les précieuses et très grandes promesses nous ont été données afin que par elles vous deveniez participants de la nature divine, ayant échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise. Pour cela même apportez tous vos soins à joindre à votre foi (pistis) la vertu (arete), à la vertu la science (gnosis), à la science la maîtrise de soi (egkrateia), à la maîtrise de soi la constance (hupomone), à la constance la piété (eusebeia), à la piété l'amitié fraternelle (philadelphia), à l'amitié fraternelle la charité (agape). Car si vous possédez ces (qualités), si vous les avez en abondance, elles ne vous laisseront pas oisifs ni stériles pour la connaissance de notre seigneur Jésus-Christ* » (II Pierre 1,4-8). En effet cette chaîne de qualités morales semble d'autant mieux constituer une échelle du ciel en huit degrés qu'elle commence par se baser sur la dénonciation d'une attitude égoïste comme la convoitise avant de s'achever sur une attitude altruiste comme la charité.

Si la liste de qualités morales énumérées en II Pierre 1,4-8 semble commenter l'évocation de la transfiguration de Jésus de Nazareth en II Pierre 1,16-19, est-ce à dire que dans l'Ancien testament aucun texte ne commentait les implications psycho-morales de l'échelle de Jacob ? Que non pas ! D'une part le symbolisme de cette échelle céleste se trouvait commenté par les propos rapportés en Gen. 28,13-22. Et d'autre part nous avons dit plus haut que le récit de l'échelle de Jacob était indissociable d'une chaîne typologique de récits structurellement analogues : ce sont ces différents récits dont l'exégèse permet d'extraire les implications philosophiques qui expliquent les diverses tâches morales impliquées dans le symbole de l'échelle de Jacob. Cependant le symbolisme de l'échelle de Jacob ne se trouve pas seulement commenté par Gen. 28,13-22 et par les récits de la chaîne typo-

logique à laquelle appartient cette échelle : il se trouve également commenté par les quinze psaumes graduels que les pèlerins chantaient en montant les quinze marches qui conduisaient à la porte du temple de Jérusalem. Ces quinze chants (Ps. 120-134) sont appelés les psaumes des « montées » (en hébreu : *mahalôt*) non seulement en référence aux quinze marches qu'il fallait gravir pour accéder à la porte du temple, mais encore en référence au fait que devant le temple se trouvait un autel des « holocaustes » (en français : « montées ») sur lequel la consommation de l'agneau du sacrifice igné permettait de faire monter une colonne de fumée jusqu'au ciel, structure où la consommation ignée de l'agneau symbolisait la mortification du moi (c'est à dire de l'égotisme), et où la montée de la fumée au ciel symbolisait l'élargissement subséquent et progressif de la perception extatique du réel extérieur au moi. Ces quinze psaumes graduels traitent de différents thèmes tous relatifs au dépassement de l'égotisme et c'est en cela qu'ils fournissent un commentaire explicatif tant du symbolisme de « l'holocauste » (c'est-à-dire de la « montée ») que du symbolisme de l'échelle céleste vue par Jacob. Le Ps. 120 décrit l'égotisme qui ne se rend pas compte qu'il se contredit en cherchant à punir physiquement ceux qui le trompent et à qui il reproche de haïr la paix. Au Ps. 121 le psalmiste lutte contre cette inconscience par la vigilance et la recherche du salut en l'Être. Le Ps. 122 célèbre la recherche de l'unité de tout, de la paix entre tous, et du bien pour le prochain. Le Ps. 123 évoque la recherche de la grâce en l'Être pour surmonter l'excès de mépris infligé par les orgueilleux. Le Ps. 124 affirme que c'est l'Être qui permet d'échapper à la fureur d'autrui et aux pièges qu'il tend. Selon le Ps. 125 la confiance en l'Être permet d'échapper aux criminels et de demeurer en paix. Le Ps. 126 enseigne qu'il faut semer pour pouvoir moissonner. Selon le Ps. 127 seul l'exercice de la paternité spirituelle permet de surmonter les attaques des ennemis. Le Ps. 128 dit qu'on ne peut jouir que du bien que l'on a acquis par son travail et que c'est en spiritualisant et en sanctifiant sa femme et ses enfants qu'on est béni et qu'on jouit de la paix du pays à laquelle on a contribué. Le Ps. 129 rappelle que l'Être finit par libérer l'opprimé de ses agresseurs qui finissent par s'auto-détruire. Le Ps. 130 invite à espérer en l'Être qui libère des fautes et à pardonner. Le Ps. 131 exhorte à ne pas se gonfler et à ne pas poursuivre des buts hors de portée mais à n'être que ce que l'on est, à demeurer silencieux, et à espérer en l'Être maintenant et toujours. D'après le Ps. 132, il s'agit, dans le souvenir des violences subies, de répéter le serment de Jacob en Gen. 28,20-22 et d'assurer à

l'Être un lieu de culte pour que les pauvres aient à manger, que les prêtres revêtent le salut, et que les fidèles soient joyeux. Selon le Ps. 133 il est bon et agréable d'habiter en frères unis car c'est en agissant ainsi qu'on bénit et vivifie pour toujours les nations du monde. Et selon le Ps. 134 l'Être bénira celui qui l'aura béni et servi.

Enfin pour terminer ce tour d'horizon sur la symbolique de l'échelle dans la Bible il nous faut évidemment mentionner la « tour de bois » du prophète Néhémie (Néh. 8,4), l'exemple de Zachée monté sur un sycomore (Lc 19,1-10), ainsi que le célèbre passage de Paul de Tarse où il laisse entendre en II Cor. 12,2-5 qu'à l'époque de son voyage en Syrie et en Cilicie vers 43 (Gal. 1,21), il « fut emporté jusqu'au troisième ciel », c'est-à-dire « jusqu'au paradis, et qu'il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de dire ».

L'ÉCHELLE SPIRITUELLE DANS LE MONACHISME CHRÉTIEN

Les chaînes de qualités morales évoquées notamment dans les quinze psaumes graduels et en II Pierre 1,4-8 eurent une postérité dans le monachisme chrétien puisqu'elles furent suivies de ce qu'on pourrait appeler une véritable culture monastique des échelles spirituelles. Une des premières échelles spirituelles à apparaître dans le monachisme chrétien fut celle de l'abbé égyptien Pinufius rapportée par Jean Cassien (milieu du IV^e siècle – milieu du V^e siècle) au livre IV de ses *Institutions cénobitiques*. L'échelle de Pinufius contient quatorze degrés : les trois premiers degrés se trouvent suivis de dix degrés d'humilité que parachève enfin la charité. Peu de temps après que Cassien eut rapporté en France l'échelle de l'abbé égyptien Pinufius, des moines syriens comme saint Syméon le stylite (vers 389-459)² et d'autres³ appliquèrent à la lettre cette spiritualité de l'échelle en vivant dans la réclusion au sommet d'une colonne de pierre. Quelques décennies après le transit céleste de Syméon le stylite, l'abbé Benoît de Nursie (480-547) reprit à son compte les quatorze degrés de l'échelle de Pinufius pour rédiger le chapitre VII de sa Règle des moines. Pour ce faire, il utilisa le premier des quatorze degrés de Pinufius (la crainte du Seigneur) et les dix degrés d'humilité de l'échelle de Pinufius pour élaborer une échelle en treize degrés qu'il identifie à l'échelle de Jacob et dont les douze premiers échelons sont des degrés d'humilité couronnés par le treizième degré qu'est la charité.

Voici en un tableau un résumé de la concordance entre l'échelle de Pinufius et celle de Benoît de Nursie.

Abbé Pinufius in Jean Cassien, <i>Institutions cénobitiques IV</i>	Benoît de Nursie, <i>Regula monachorum VII</i>
Crainte du Seigneur	Douze degrés d'humilité : Crainte de Dieu (géhénne de feu ou vie éternelle) (1 ^e)
Début de conversion, componction salulaire du cœur	
Renoncement, oubli des parents, horreur du monde, nudité, mépris de toute faculté ou ressources ; puis 10 degrés d'humilité :	
Mortification en soi de toutes les volontés (1 ^e)	Ni volonté propre, ni accomplissement des désirs (2 ^e)
Ne rien cacher à son ancien (2 ^e)	Confesser à son abbé pensées mauvaises et fautes (5 ^e)
S'en remettre au jugement et aux conseils de son ancien (3 ^e)	Obéissance au supérieur (3 ^e)
Obéir avec mansuétude et être patient avec constance (4 ^e)	Patience, obéissance silencieuse malgré ordres durs et contrariants, et injustices et injures (4 ^e)
Ne souffrir ni ne s'attrister de l'injure (5 ^e)	Idem (4 ^e)
Ne pas agir hors de la règle ou des exemples des anciens (6 ^e)	Ne rien faire hors de la règle du monastère et hors des exemples des anciens (8 ^e)
Le contentement dans toute chose vile et se juger un mauvais ouvrier indigne (7 ^e)	Se contenter dans tout ce qui est vil et extrême, se juger un mauvais ouvrier indigne (6 ^e)
Se déclarer inférieur à l'ensemble des autres (8 ^e)	Se dire inférieur à et plus vil que tous (7 ^e)
Retenir sa langue et ne pas élever la voix (9 ^e)	Retenir sa langue (9 ^e)
N'être ni facile ni prompt à rire (10 ^e) ; enfin :	Ne pas rire facilement ni promptement (10 ^e) ; s'exprimer doucement, sans rire, gravement, en peu de mots, raisonnablement et sans éclat de voix (11 ^e) Partout se voir traduit au redoutable tribunal de Dieu (12 ^e) ; puis :
Charité sans crainte pour l'amour du bien lui-même et le plaisir de la vertu	Charité de Dieu qui parfaite bannit la crainte par amour du Christ, accoutumance au bien et plaisir des vertus

Puis au VII^e siècle, soit un siècle après le transit céleste de saint Benoît de Nursie, Jean Climaque (dont le nom dérive du substantif grec *climax* signifiant « échelle »), moine syrien du monastère Sainte-Catherine du mont Sinai, et ensuite abbé, publia son *Échelle sainte*, dans laquelle il fait un commentaire spirituel de l'échelle de Jacob en décrivant les trente degrés d'une échelle spirituelle correspondant symboliquement à l'âge (« trente ans ») qu'avait Jésus de Nazareth au début de l'exercice de sa fonction de grand-prêtre (Lc 3,23). Dans l'échelle de Jean Climaque qui présente là une synthèse repensée des traditions antérieures puisqu'il mentionne explicitement de grandes figures du monachisme comme Cassien (IV,115), Evagre (XIV,13), Antoine (XV,29 ; XVIII,7), et Arsène (XXVII,65), les 30 degrés se trouvent distribués comme suit : viennent d'abord le renoncement, le détachement, l'exil volontaire, l'obéissance, la pénitence, la pensée de la mort, l'affliction ; puis des degrés relatifs aux sept péchés capitaux (degrés 8, 13 à 16 et 22) et à la vaine gloire (degré 21) ; quelques degrés intercalés sur le ressentiment, la médiance, le bavardage, le mensonge, l'insensibilité, la prière, la veille, la pusillanimité, le blasphème, la simplicité ; puis vient le degré 25 spécialement consacré à l'humilité (68 paragraphes). Le degré 26, relatif au discernement, semble être en réalité une anthologie de propos épars et variés, comme le confirment d'une part le développement de ce degré (240 paragraphes), et d'autre part la présence, dans ce recueil d'aphorismes, d'une échelle spirituelle en neuf degrés qui sont les suivants : diminution du mal ; abstention du mal (commencement de la conversion et du salut qui est une bonne résolution, mère des travaux) ; commencement des travaux que sont les vertus ; persévérance ; habitude ; constance ; crainte ; garde des commandements célestes et terrestres qui implique une abondance d'humilité elle-même fille de l'impassibilité ; et enfin acquisition de l'impassibilité qui est la plénitude de la charité⁴. Après cette seconde échelle qui termine le degré 26, lequel semble avoir été dans l'Échelle sainte l'occasion d'inclure des propos difficiles à classer ailleurs dans les degrés de l'échelle spirituelle, viennent les quatre derniers degrés de l'échelle en trente degrés : l'hésychia, la prière, l'impassibilité, et enfin la charité au sujet de laquelle Jean Climaque affirme qu'elle est si liée à la foi et à l'espérance que ces trois vertus théologiques mentionnées par Paul de Tarse (I Cor. 13,13) « *lient toutes les autres et en assurent l'union* » (XXX,1) : autrement dit les trente degrés de l'échelle spirituelle de Jean Climaque, qui se trouvent couronnés au trentième degré par la charité, ne sont qu'une description détaillée des vertus

particulières qui se succèdent au sein même des trois vertus théologiques : foi, espérance, et charité.

L'ÉCHELLE SPIRITUELLE CHEZ LES ÉSOTÉRISTES CHRÉTIENS À L'ÂGE MODERNE
 Christian Heck a exploré la tradition de l'échelle spirituelle dans la culture judéo-chrétienne jusqu'au Moyen Âge (*L'Échelle céleste dans l'art du Moyen Âge*, Paris, Flammarion 1997). Cependant si l'identification de Jésus de Nazareth à l'échelle de Jacob se voit encore sculptée au portail occidental de la cathédrale Notre-Dame de Paris où elle voisine avec l'échelle diatonique, l'échelle de Jacob connaît une postérité nouvelle dans l'ésotérisme chrétien du XVIII^e siècle au XX^e siècle. Dans l'Ecosse de 1710 le Dumfries n° 4, rituel épiscopalien du rite maçonnique dénommé le « Mot de maçon », mentionne l'échelle de Jacob en affirmant qu'elle comprenait trois degrés interprétés comme étant les trois personnes de la Trinité. Au début du XIX^e siècle en Angleterre, le tableau de loge d'apprenti au rite maçonnique dit « Émulation » représentera l'échelle de Jacob également composée de trois échelons interprétés cette fois-ci comme étant les trois vertus théologiques : Faith, Hope, Charity dont les trois initiales seront apposées par l'alchimiste Eugène Canseliet à la suite de son patronyme. Je ne m'attarderai pas ici sur la présence de l'échelle de Jacob dans la symbolique alchimique, préférant passer directement à deux représentants de l'ésotérisme chrétien comme le théosophe Martinès de Pasqually, qui consacre le chapitre 180 de son *Traité sur la réintégration des êtres* à la « nouvelle ordination de Jacob et sa vision de l'échelle », et surtout Gurdjieff.

L'ÉCHELLE DANS L'ENSEIGNEMENT DE GURDJIEFF

Gurdjieff structura à plusieurs reprises son enseignement spirituel sous la forme d'une échelle. C'est ainsi que dans son ennéagramme, il inscrivit le tracé de deux lignes brisées représentant deux portions distinctes de l'échelle diatonique élaborée par Guido d'Arezzo qu'il cite d'ailleurs dans *Rencontres avec des hommes remarquables* à la biographie de Vivitskaïa (cf. le chapitre sur « le prince Youri Loubovedsky »). Dans ce même ennéagramme le triangle renvoyait à la loi de trois impliquée dans chacune des trois vertus théologiques : or l'analyse structurale de l'enseignement de Gurdjieff tel que le rapporta P. D. Ouspensky dans *Fragments d'un enseignement inconnu* montre que chez G., les trois vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité correspondaient au développement harmonique

de l'homme, c'est-à-dire au développement des trois centres naturels de l'être humain (moteur, émotionnel et intellectuel) aux plans successifs du centre émotionnel supérieur, du centre intellectuel supérieur, et au plan final du travail simultané de tous les centres inférieurs et supérieurs, la séquence formée par ces quatre étages (comparés aux quatre étages de l'attelage platonicien du Phèdre) étant structurée selon une verticale correspondant au développement de l'échelle diatonique : alors que le développement des trois centres inférieurs dits naturels correspondent à la portion do-mi de l'échelle diatonique, le travail subséquent au plan du centre émotionnel supérieur porte sur la première altération de l'échelle diatonique (le demi ton entre mi et fa) ; le travail subséquent au plan du centre intellectuel supérieur porte sur la deuxième altération de l'échelle diatonique (le demi ton entre si et do), le travail ultime au plan de l'ensemble des centres inférieurs et supérieurs correspondant au développement d'une autre gamme diatonique. Cette correspondance symbolique entre les quatre étages de l'attelage (carriole, cheval, cocher, et maître) et la verticalité de l'échelle diatonique, que nous décrivons dans le tableau ci-dessous, se retrouve également dans d'autres formes de l'enseignement de Gurdjieff : sa trilogie et son échelle des Idiots.

Portions de l'échelle diatonique	Centres	Attelage	Nourritures	Corps
Échelle diatonique suivante	Travail simultané de tous les centres	Maître	Le maître ne se nourrit plus lui-même : il est désormais devenu la nourriture de ses disciples que leur travail nourrit en retour	Corps divin
2 ^e 1/2 ton entre si et do	Centre intellectuel supérieur	Cocher	« impressions »	Corps mental

Portions de l'échelle diatonique	Centres	Attelage	Nourritures	Corps
1 ^{er} 1/2 ton entre mi et fa	Centre émotionnel supérieur	Cheval	« air »	Corps éthérique
Do - mi	Les trois centres naturels dits inférieurs (moteur, émotionnel, intellectuel)	Carriole	Aliments organiques	Corps charnel

Nous voyons dans ce tableau que les différents centres successifs (inférieurs puis supérieurs) correspondent à l'échelle diatonique et traduisent ce que Gurdjieff appelait le « *développement harmonique* » de l'être humain. Or c'est cette même échelle reliant les trois centres inférieurs (moteur, émotionnel et intellectuel) à l'ultime travail simultané de tous les centres que Gurdjieff utilisa pour concevoir le plan des chapitres de *Rencontres avec des hommes remarquables*. Le travail sur le centre inférieur dit moteur est traité dans le chapitre sur Pogossian ; le chapitre suivant sur Abram Yelov traite du travail du centre inférieur dit intellectuel ; la biographie de Vivitskaïa au chapitre suivant sur Loubovedsky traite du travail du centre inférieur dit émotionnel ; le discours du derviche persan au chapitre suivant sur Ekim Bey traite du travail du centre émotionnel supérieur ; le discours de l'ez-ezounavouran au chapitre suivant sur Piotr Karpenko traite du travail du centre intellectuel supérieur ; et enfin le discours du père Giovanni au chapitre suivant sur Skridlov traite du travail simultané et harmonieux de tous les centres.

Cependant *Rencontres* n'est pas le seul livre de Gurdjieff à être composé comme une échelle spirituelle : c'est aussi le cas de la trilogie (*Du Tout et de Tout*) composée des *Récits de Belzébuth à son petit-fils*, de *Rencontres*, et de *La Vie n'est réelle que lorsque Je suis*, séquence de trois volumes au sujet

desquels l'auteur affirmait qu'ils devaient être lus dans cet ordre précis. Mais l'échelle gurdjieffienne qui doit en fin de compte retenir notre attention est son échelle des Idiots.

Par « Idiot » Gurdjieff entendait tout être humain naturellement égoïste et surtout égotique. Aussi par son échelle des Idiots en 21 degrés reliant l'Idiot ordinaire (l'être humain naturellement égotique) à l'Idiot n° 21 (Dieu, l'Idiot suprême, égotique en ce que seul il est), Gurdjieff propose-t-il à ses disciples de travailler progressivement au dépassement de leur égotisme natif. Dans cette perspective, Gurdjieff propose successivement de surmonter l'inconscience personnelle de ses propres erreurs (Idiot supérieur), l'ignorance du principe selon lequel l'égoïsme et l'égotisme sont responsables de l'immense majorité des maux humains (archi-Idiot), l'espoir des réalités extérieures (Idiot sans espoir), l'absence de compassion envers autrui (Idiot compatissant), la pusillanimité devant les coups du sort extérieur (Idiots convulsif et carré), l'ignorance d'être du « fumier » au sens biblique de ce concept (Idiots rond et en zigzag), l'ignorance de la nécessité de la grâce extérieure pour surmonter pratiquement son égotisme (Idiots illuminé et sceptique), la tentation du saint d'éprouver un complexe de supériorité par rapport aux autres pécheurs (Idiots fanfaron et né), l'injustice envers autrui (Idiot patente), et enfin la sensibilité aux critiques reçues d'autrui (Idiots psychopathe et polyédrique), les Idiots 17 à 21 ne portant que sur quelques distinctions objectives différenciant les divers maîtres spirituels.

Si Gurdjieff accorda une importance si prégnante à la symbolique de l'échelle dans les diverses expressions de son enseignement spirituel (ennéagramme, trilogie *Du tout et de tout*, et enfin échelle des Idiots) au point même de baptiser « Cordée » un groupe particulier de ses disciples femmes, c'est d'une part en raison de son origine caucasienne, et d'autre part en raison de sa double culture platonicienne et biblique. Gurdjieff, qui revendiquait une filiation à l'antique culture babylonienne qui avait édifié les ziggourats, a raconté dans *Rencontres* qu'au sujet de « Sarykamich... région boisée située à la frontière de l'ancienne Russie et de la Turquie, renommée dans toute la Transcaucasie et l'Asie mineure pour la hauteur extraordinaire de ses sapins », il arrivait à son père, qui était un « conteur » (*ashokh*), de s'emparer de l'épisode biblique de l'échelle de Jacob pour broder sur cette base et affirmer ainsi de Sarykamich que « Dieu construisait là-bas des échelles

doubles au sommet desquelles il fixait le bonheur, afin que sur ces échelles individus et nations entières puissent monter et descendre » (cf. le chapitre « Mon père » dans *Rencontres*) : il semble que ces « échelles doubles » désignaient littéralement les échasses de bergers évoquées avec précision dans « La mort de Soloviev » au chapitre du même recueil sur Loubovedsky, l'intention du propos du père de G. étant de signifier que les individus et les nations ne trouveraient le bonheur qu'en s'élevant au-dessus de leur égotisme, à l'image des bergers haut perchés sur leurs échasses comme les sapins altiers de Sarykamich. Par ailleurs en qualité de chrétien orthodoxe d'Arménie, Gurdjieff, qui rapporte dans *Rencontres* les divers contacts qu'il eut avec des lieux saints de l'orthodoxie, a vraisemblablement pris par là connaissance de l'existence de l'Échelle sainte de Jean Climaque, et en qualité de membre de la chorale de l'église militaire de Kars (cf. « Mon premier maître » dans *Rencontres*), il aura nécessairement entendu les échelles sonores qui ornent la lecture chantée de l'Écriture au cours de la liturgie orthodoxe.

Si le rusé Gurdjieff s'est efforcé de limiter ses confidences sur ses diverses sources culturelles, ce n'est pas parce que ces sources étaient peu nombreuses (elles étaient au contraire plutôt nombreuses), c'était pour éviter que ses élèves concentrent leur attention sur l'érudition au lieu de travailler spirituellement sur eux-mêmes. Le présent article d'érudition sur les liens historiques rattachant les échelles présentes dans l'enseignement de Gurdjieff à la tradition antérieure des échelles spirituelles⁵ n'a pas pour but de distraire l'auteur et les lecteurs du travail sur eux-mêmes, mais au contraire de les reconduire à la mise en œuvre de ce travail spirituel.

¹ ARISTOTE, Rhétorique I, IX, 3, trad. C. E. Ruelle, Paris, Librairie générale française 1991, p. 129.

² Hartmut Gustav BLERSCH, La Colonne au carrefour du monde. L'ascension de Siméon, premier stylite, Bégrolles-en-Mauges, Abbaye de Bellefontaine 2001.

³ Ignace PENA, Pascal CASTELLANA et Romuald FERNANDEZ, Les Stylites syriens, Milano, La Custodie 1987.

⁴ Jean CLIMAQUE, L'Échelle sainte XXVI, 67 (trad. Placide Deselle, Bégrolles-en-Mauges, Abbaye de Bellefontaine 1978).

⁵ Sur la tradition symbolique des échelles spirituelles, lire : René GUÉNON, « Le symbolisme de l'échelle » dans *Symboles de la science sacrée* LIV ; Mircea ÉLIJADE, « Symbolisme de l'ascension » dans *Images et symboles* ; Marie-Madeleine DAVY, « L'échelle » dans *La Montagne et sa symbolique*, Paris, Albin Michel 1996, p. 53-55 ; Dom Pierre MIQUEL, « L'échelle » dans *Dictionnaire des symboles mystiques*, Paris, L'éopard d'or 1997, p. 245-266.

Par Alain Auger



Nous sommes le 24 décembre 2005. La famille est réunie pour la fête familiale, les enfants et petits enfants attendent les cadeaux. Il est tard, dans quelques instants la commémoration symbolique de la naissance du Christ aura lieu. Un appel téléphonique. C'est l'hôpital. Ma mère vient de décéder. Silence. Méditation.

Une citation de l'ecclésiaste (en hébreu Qohélet) du chapitre 3, verset 2 me vient à l'esprit. « (Il est) un temps pour naître, et un temps pour mourir. »

Oui ! Il est un temps pour mourir, mais quel est ce temps qui se présente ainsi dans la particularité de cet instant funèbre ?

Ce moment de l'année est la période où le soleil entre dans le signe du capricorne et ce jour particulier est dénommé dans nos traditions occidentales « La Porte des Dieux ». Ce lieu correspond dans le rite anglais, style émulation, au point du cercle et de la tangente de la colonne du midi (ou sud). Et par symétrie, le point de la tangente du nord avec le cercle est appelé « Porte des hommes ».

Ces points sont les lieux et places de Moïse et de Salomon dans nos rites anglo-saxons, ou de saint-Jean le Baptiste et de saint-Jean l'évangéliste dans les rites français ou écossais, ainsi que dans le rite d'York.

Aussi, s'(Il est) un temps pour naître, et un temps pour mourir, nous savons à présent qu'il est aussi un lieu pour naître et un lieu pour mourir.

Ce lieu nous fut révélé par Homère qui nous conte dans *l'Odyssée*, chapitre 13, les pérégrinations de l'âme, symbolisées par les voyages d'Ulysse et son retour à Ithaque qui correspond à son centre personnel et donc au centre du monde.

« Le port de Phorkys, vieillard de la mer, est sur la côte d'Ithakè. Deux promontoires abrupts l'enserrent et le défendent des vents violents et des grandes eaux ; et les nefs à bancs de rameurs, quand elles y sont entrées, y restent sans câbles. A la pointe du port, un olivier aux rameaux épais croît devant l'ancre obscur, frais et sacré, des Nymphes qu'on nomme Naïdes. Dans cet ancre, il y a des cratères et des amphores de pierre où les abeilles

font leur miel, et de longs métiers à tisser où les Nymphes travaillent des toiles pourpres admirables à voir. Et là sont aussi des sources inépuisables. Et il y a deux entrées, l'une, pour les hommes, vers le Boréas (vent du Nord), et l'autre, vers le Notos (vent du Sud), pour les Dieux. Et jamais les hommes n'entrent par celle-ci, mais seulement les Dieux. »

Homère n'en dit pas plus. Il faut interroger Porphyre qui dans son livre *l'Antre des Nymphes* commente et développe ces quelques lignes d'Homère en un livret d'une cinquantaine de pages. *L'Antre des nymphes* de Porphyre est une dense et concise exégèse de 11 vers de *l'Odyssée* où Homère décrit la grotte d'Ithaque. Le disciple de Plotin nous livre un texte où est exposée la question centrale de la venue des âmes à la génération. Il condense toute la signification spirituelle du poème, et il en exprime par allégories une doctrine profonde et insolite où se mêlent l'enseignement de Platon, la sagesse de Zoroastre, des citations d'Héraclite et du texte biblique, des allusions instruites aux mystères égyptiens et chaldaïques. Le commentaire du poème homérique devient aussi une réflexion sur la corporéité, sur l'incarnation des âmes et leur retour vers leur « vraie patrie ».

Porphyre se représente l'antre comme le symbole du monde sensible et les nymphes Naïades comme « les âmes qui viennent à la génération ». Natif de Tyr en Phénicie, c'est en l'an 263 que Porphyre, formé à Athènes auprès de Longin, se rendit à Rome où il compta parmi les disciples de Plotin. Nous lui sommes d'ailleurs redevables de la connaissance de l'œuvre de son maître, puisque celui-ci le chargea d'éditer les *Ennéades*.

Plotin commente ce symbolisme en ces termes : La caverne, chez Platon, comme l'antre chez Empédocle, signifie, me semble-t-il, notre monde, où la marche vers l'intelligence est pour l'âme la délivrance de ses liens et l'ascension hors de la caverne (*Ennéades*, VI, 8,1).

Notre intention n'est point de nous étendre sur de tels ouvrages mais il faut noter que les lieux définis par les deux points tangents se situent dans un endroit dénommé « antre » ou « grotte » ou « caverne ».

Les cavernes symbolisent l'accès secret à un monde souterrain et appartiennent à un autre monde. Elles figurent dans les mythes d'origine, de renaissance et d'initiation de nombreux peuples. Elles sont les plus anciens lieux de culte de l'humanité, et correspondent au sein créateur de la mère. Elles servaient de domicile aux sibylles ainsi qu'à des héros et des ermites. Les cavernes correspondent aux cultes chtoniens au cours desquels les

fidèles entraient en relation avec les puissances de la mort qui leur révélaient le chemin de la lumière. Ce sont des lieux sacrés, comme le seront plus tard les temples, et les lieux d'initiation que l'on retrouvera au Moyen Âge sous les traits des Vierges Noires, ou de vierges blanches comme N.D. de Lourdes, à la fois déesse-Mère, et Reine du Ciel.

Un mot rapide sur le mythe de la caverne de Platon qui découle de la philosophie et nous éloigne quelque peu de la spiritualité, du symbolisme, et de la Tradition. L'homme, enfermé dans une caverne, ne peut y apercevoir que l'ombre des idées, et ne connaît ainsi que le reflet d'une réalité plus grande et plus vraie, en attendant de sortir de sa prison et de contempler la vérité à la lumière du soleil.

On entend par caverne les lieux souterrains ou rupestres, au sommet voûté, plus ou moins enfoncé dans la terre ou la montagne. Dans les traditions grecques, la caverne représente le monde. Pour Platon, c'est un lieu d'ignorance, de souffrance et de punition. De nombreuses cérémonies d'initiation commencent par le passage de l'impétrant dans une caverne ou une fosse. L'antre, symbole de l'inconscient et de ses dangers est une région souterraine aux limites invisibles où habitent et d'où surgissent les monstres. La caverne est aussi considérée comme un gigantesque réceptacle d'énergie tellurique. Elle a une fonction analogue à celle de la tour et du temple en tant que condensateur de forces. Elle joue un rôle dans certaines opérations magiques. Elle peut être temple souterrain et symboliser la vie latente qui sépare la naissance obstétricale des rites de la puberté. La grotte plus ou moins circulaire, l'enroulement de ses couloirs qui évoque celui des entrailles humaines et sa pénétration souterraine en font un lieu de choix pour les pratiques de la sorcellerie. C'est un condensateur de forces magiques ou extranaturelles. Ses forces émanent des étoiles d'en bas. En Asie on dit que les hommes naissent des courges qui sont aussi des cavernes et poussent dans des cavernes où les recueillent les immortels. Dans l'ancienne Égypte, on pensait que le Nil était issu de la fissure d'un rocher.

Entrer dans une caverne c'est faire un retour à l'origine. La caverne est un lieu de passage de la terre vers le ciel. Ainsi les lieux de culte de Mithra étaient pratiqués dans des cavernes et les immortels chinois hantent les cavernes. Elles abritent aussi les nains, les gardiens des trésors cachés. Elles conduisent aux enfers.

Très souvent les Dieux y naissaient et dans les apocryphes Jésus y serait né, de même que Confucius et Mithra. L'iconographie chrétienne représente

l'étable de Bethléem comme une grotte creusée dans le roc, de même que la tombe où Jésus fut inhumé. D'après saint Luc, Joseph et Marie s'étaient rendus en Judée pour le recensement ; faute de place à l'hôtellerie, ils s'étaient logés dans une bergerie. Jésus fut couché dans une crèche, du francisque *kripja* (mangeoire de pierre qui s'assimile au sarcophage) installée dans une grotte d'après le protévangile apocryphe de Jacques (II^e s.).

Dans les légendes populaires, les cavernes sont habitées par des gnomes, des esprits des montagnes, ou des dragons, gardiens de trésors auxquels l'homme n'a accès qu'au prix de maints dangers et de grandes difficultés. Ainsi dans le conte de Blanche Neige et les 7 nains, les nains travaillent dans les entrailles de la terre pour en extraire l'or et les pierres précieuses. C'est ainsi que la caverne d'Ali Baba recèle des trésors cachés, de même que l'ouvrage « le Serpent Vert » de Goethe relate enfouies dans des failles de la terre la présence de pièces d'or.

La retraite dans la caverne représente l'abri absolu. Pénétrer dans la caverne signifie, psychologiquement, retourner dans le ventre maternel. La caverne représente ainsi le sein créateur de la mère et est liée à la femme et à la fécondité. Archétype de la matrice maternelle et universelle, la grotte-caverne devint matrice des trésors telle la vulve ou utérus, ou ventre, qui par association d'idées entre caverne, femme et fécondité, façonne l'âme future à l'ouverture à la lumière.

Certains rituels d'initiation, et en particulier ceux de la maçonnerie traditionnelle, font passer l'adepte par la mort symbolique dans une caverne, ou un tombeau, reproduction artificiel de la caverne, et c'est seulement après être « mort » que celui-ci peut renaître à un niveau supérieur.

La symbolique de la caverne est double : élévation de l'âme ou descente aux enfers. Elle représente à la fois la voûte du ciel et la porte du royaume des ténèbres et des esprits. Elle est le centre du Monde. Lorsque la stalactite rejoint la stalagmite, elle forme le Pilier du monde qui relie le ciel et la terre. En tant que lieu intermédiaire entre le ciel et la terre, entre le principe masculin et le principe féminin, elle permet l'accès au divin par le trou des âmes, mais aussi par le retour au monde souterrain, par l'introspection. Elle symbolise l'inconscient et ses profondeurs labyrinthiques.

Le Golgotha, mont du Crâne, est la colline pelée et chauve où fut crucifié Jésus. Il fut peut-être à l'origine un *KRN*, un *CaiRN*, un tombeau. Selon la tradition, il s'agit de la tombe d'Adam, le premier homme. Le *Livre de l'Adam oriental* (texte apocryphe du V^e siècle après J.-C.) y fait référence. Après une

lutte difficile pour la vie par laquelle débute la narration, juste après l'expulsion du paradis, le Père primitif Adam fut enterré dans une caverne. Le vieux Noé, survivant du déluge, ordonna à son fils Sem d'aller y recueillir les ossements du premier homme, puis de les enterrer à nouveau, mais au centre de la terre.

Après la mort du Christ, Joseph d'Arimathie en offrit la sépulture qui était devenu son propre sépulcre. L'inhumation eut lieu dans la roche creusée. Jésus descendit aux enfers, pour ressusciter enfin. D'humain, il était devenu divin. Ainsi le Nouvel *aDaM* put renaître le troisième jour, la caverne devenant ainsi un passage obligé.

Le crâne se trouve au sommet du squelette. C'est la partie impérissable du corps. Il est le siège de l'âme, sa demeure, son véhicule, tout comme la grotte, la *CaveRNe* et le *CaiRN* sont des demeures de l'Esprit. Le crâne est donc réceptacle de vie, mais il symbolise aussi la mort physique, par laquelle il faut passer pour renaître à un niveau spirituel supérieur.

Dans les légendes européennes et asiatiques, le crâne humain est un homologue de la voûte céleste. Il est une *CaveRNe* en miniature qui, elle-même, est une représentation en miniature du Ciel. Les cavernes d'habitation, ou d'initiation, étaient trouées à leur sommet par une ouverture centrale par où l'âme pouvait s'envoler et pénétrer dans les régions supérieures. Tel le *Bâ* de l'Égypte ancienne symbolisé par un oiseau et qui traverse la fausse porte et monte aux cieux. Ce trou permettait d'ouvrir l'homme au divin, en brisant le carcan de la matière, l'âme s'offre à son destin.

Dans la symbolique du rêve telle que la conçoit la psychologie, un chemin dangereux traversant des cavernes obscures représente avant tout la quête du sens de la vie. Cette quête passe en effet par les profondeurs des couches inconscientes, héritées de l'inconscient maternel. Dans un autre ordre d'idées, c'est aussi le symbole d'une régression dans l'obscurité secrète et ardemment désirée de la vie pré-natale. Pénétrer dans la caverne signifie, psychologiquement, le retour dans le sein maternel, la négation de la naissance, le plongeon dans l'ombre et dans le monde obscur de l'indéfini. C'est le renoncement à la vie terrestre, au profit de la vie supérieure, de ce qui n'est pas encore né car dans la caverne, le temps n'existe pas, il n'y a ni hier ni lendemain, le jour et la nuit y sont semblables. C'est là sans doute le séjour de Melchisédek, prêtre du Très haut, né hors du temps et de l'espace, sans père, ni mère.

Dans le domaine de la psychologie des profondeurs définie par C. G. Jung,

la caverne représente l'abri absolu. Pénétrer dans la caverne signifie le retour dans le sein maternel, la négation de la naissance, le plongeon dans l'ombre et dans le monde obscur de l'indéfini. C'est pénétrer dans les couches inconscientes de sa psyché, dans l'obscurité secrète de la vie pré-natale, dans le milieu humide qui nous a baigné dans l'attente de la naissance à la lumière.

C'est en se retirant le plus en soi, qu'on entre en communication avec les forces célestes et la connaissance de l'Esprit universel. C'est en se mettant à l'écoute du père dans un lieu qui rappelle que tout homme est né d'une mère (père et fils ont, l'un comme l'autre, une origine maternelle) que la voix de la sagesse peut s'exprimer et peut être entendue.

La caverne s'adapte aux formes rituelles et symboliques de l'initiation et par certains aspects, peut figurer l'idée de renaissance. Elle est le lieu qui symbolise le mieux le centre spirituel du monde et de l'homme comme image du macrocosme universel. Cette même symbolique nous conduit à construire des « temples-cavernes » dont la chambre la plus intérieure était traversée par l'axe du monde. L'architecture est riche de *CaveRNes* symboliques : le *CaiRN* (tumulus de pierre autour d'un *dolmen*), l'abside des églises, la *mihrab* (niche de pierres des mosquées), la crypte. Le cœur aussi peut être considéré comme le lieu où réside l'âme, et en psychologie junguienne, le SOI, c'est-à-dire la réalité absolue et inconditionnée y a sa demeure.

Une fête interreligieuse commune aux chrétiens et aux musulmans relate le destin de sept jeunes frères, Jean, Serapion, Martinianus, Dionysius, Constantinus, Maximus et Malchus qui furent persécutés au temps de l'Empire romain. Appelés les *Ahl al-Kahf*, ou « Gens de la Caverne » selon le saint Coran, il s'agit de sept soldats chrétiens qui servaient sous l'empereur Dèce et qui désertèrent pour ne pas sacrifier aux dieux et échapper aux rafles de l'époque. En effet, en 251, arrivés près d'Éphèse, Izmir en Turquie actuelle, ils entrèrent dans une caverne pour se reposer, s'endormirent. L'Empereur Dèce, ordonna de les emmurer. Mais 196 ans plus tard, lorsqu'un a eu la bonne idée d'enfoncer le mur et les sept frères se réveillèrent d'un sommeil miraculeux, heureux et en pleine forme « *afin qu'on sache que la promesse de Dieu est vraie et qu'il ne subsiste aucun doute concernant l'Heure* » (Coran, XVIII, 21). Ils parcoururent le pays pour annoncer la résurrection de la chair et puis rentrèrent dans leur grotte où ils s'endormirent pour l'éternité.

Une fête les unit d'ailleurs en Bretagne chaque année, à la fontaine des Sept

Dormants, non loin de Lannion dans le Trégor.

De même, de grands rois tels Charlemagne, Barberousse ne sont pas vraiment morts mais ne sont que seulement endormis et reposent dans des cavernes. Les rois mythiques comme Arthur ou le druide Merlin reposent dans de tels lieux, tenus secrets et réapparaîtront à la fin des temps.

Nombreux sont les saints ou pères de l'église qui habitèrent des grottes. saint Jérôme en fut le plus connu. Marie-Madeleine dans la légende chrétienne, se réfugia à la Sainte-Baume (*balme*, *baume* signifie grotte), renonçant à la vie terrestre au profit de la vie supérieure. Elle est enlevée chaque jour par des anges au-dessus du Saint-Pilon (saint pilier) pour rejoindre son divin époux.

Au cours de l'année 2001, un ami, Denis D... Z... et moi-même, sommes allés en mission humanitaire en Arménie et nous nous sommes arrêtés au pied du Mont Ararat, montagne mythique où Noé échoua l'Arche (*AREN*). Il y a là un petit village nommé Khor-Virap qui signifie « le lieu du puits ». Près du village, un petit monastère dissimule un puits profond vertical qui conduit dans une caverne naturelle qui fut plus tard maçonnée de pierres. Ce lieu obscur dans les entrailles de la montagne sainte fut la prison pendant 13 ans de celui qui allait devenir saint Grégoire l'illuminateur. Nous sommes descendus au fond de ce puits à l'image de notre chambre de préparation (cabinet de réflexion), hors du temps à l'autre bout du monde, ou hors du monde. Quelques lignes pour relater cet épisode de l'histoire de l'Arménie qui tient plus de la légende.

Tiridate IV fut le premier roi chrétien d'Arménie. Il s'éprit d'une religieuse romaine, nommée Hripsimé, qui s'était réfugiée en Arménie, avec ses quarante sœurs et l'abbesse Gaiané. La jeune fille lui avait résisté. De dépit Tiridate les fit arrêter, puis fit martyriser toute la communauté jusqu'au massacre final. À peine le crime accompli, il fut changé en sanglier.

La sœur du roi qui avait précipité treize ans plus tôt au fond de la fosse de Khor-Virap le saint missionnaire Grégoire en disgrâce, fut alors avertie en songe qu'il avait survécu, et que lui seul pourrait guérir le roi. On tira Grégoire de la fosse et il se mit en route. Grégoire enterra lui-même les corps des martyrs.

Quand le roi eut tout entendu et recouvré l'usage de ses mains pour participer, avec l'aide de sa sœur et de son épouse, à la construction des chapelles funéraires des saintes, il implora le baptême et reprit enfin forme humaine.

Nous ne retiendrons que l'attribut « d'illuminateur » de cette histoire-légende de Grégoire. En effet Grégoire a reçu la lumière et la transmettra tout d'abord au Roi puis à tout un peuple. C'est la grotte-athanor, lieu de transformation, qui servira de catalyseur et qui fera de lui un « être de lumière ». Dans diverses traditions nous retrouvons ce principe d'un lieu ou d'un être de lumière situé au sein d'une grotte ou caverne.

Ainsi certains mythes tel celui concernant la caverne des Rose-Croix. Selon la *Fama fraternitatis* et la *Confessio fraternitatis*, le chevalier Christian Rosencreutz né en 1378, part pour l'Arabie où les sages l'initient à leurs sciences (l'arabe, la physique et les mathématiques) et où il traduit le *Liber M. (Liber Mundi, le livre du monde)*, accédant du même coup à une compréhension globale de l'univers. Il gagne ensuite l'Égypte puis Fez pour y étudier la cabale et la magie avant de rentrer en Espagne puis en Allemagne où il fonde la confrérie. Il meurt en 1484 à 106 ans mais son lieu de sépulture reste secret jusqu'à ce qu'un des confrères du nom de *Nomen Nescio* le découvre involontairement en 1604, en mettant à jour un mausolée heptagonal dans une crypte contenant le corps intact de Christian Rosencreutz inondé de lumière et son testament présenté comme le plus précieux document de l'ordre. La découverte fortuite du tombeau est conforme aux prédictions du maître, qui avait fait placer sur l'entrée secrète une plaque portant l'inscription « Après 120 ans je m'ouvrirai »

Nous trouvons une allégorie semblable dans le *Cinquième Livre* de Rabelais où il relate la découverte, en pays de Lanternois, la descente dans le Temple de la Dive Bouteille, la contemplation d'un pavé de mosaïque puis la description de l'éclairage du Temple par une lampe admirable. Enfin l'œuvre de Dante, la *Divine Comédie*, pour ne parler que des plus connus, relate la quête initiatique par un voyage symbolique dans l'intérieur de la terre, dans les cavernes qui conduiront le profane à la lumière céleste.

Je terminerai cet article en évoquant l'expérience de la descente au tombeau et de la découverte du parchemin aux lettres d'or. La connaissance de l'Arche Royale nous offre les clés de la porte des hommes et de la porte des Dieux. Nous connaissons les lieux, nous connaissons les chemins, nous savons quand et où.

Par Bernard Liguori



*J'ai envoyé mon Âme à travers
l'Invisible
Pour déchiffrer les mystères de l'Éternité
Et une nuit, elle m'est revenue
En me chuchotant que je suis moi-même
Le Ciel et l'Enfer*

Omar Khayyam - poète - (les Rubaïyat)

Dante est un personnage mythique. Il l'a toujours été : autour de lui la légende a fleuri de son vivant. Mais la réalité ne dépasse-elle pas la fiction ?

Sa vie est entourée de mystères, aucune page écrite de sa main ne nous est parvenue....Poète proscrit certes, mais homme politique et théoricien aussi, si bien que Machiavel lui-même n'hésitait pas à se dire son disciple.

Laurent de Médicis « le Magnifique » le vénérait ; Léonard, Raphaël, Michel-Angelo le disaient leur Maître et Botticelli s'est enfermé dix ans pour illustrer chacun des ses 100 Chants.

Aujourd'hui encore, les Italiens l'appellent : « le Divin ».

Dante vécut à l'époque de la fin des Templiers et Philippe le Bel est influent sur la destinée de Florence !

Dans la Florence, dont le saint protecteur est Jean-Baptiste et qui voyait naître le capitalisme, Dante côtoyait le poète-philosophe Guido Calvacanti, son premier ami, ainsi qu'un peintre révolutionnaire, Giotto ; il se lia d'amitié avec Charles 1^{er} de Hongrie ; il prit pour exemple l'Empereur Henri VI, chef du Saint Empire Romain Germanique et eut comme adversaire direct le Pape Boniface VIII...

Chez Dante, réalité et fiction se rencontrent mais la frontière est floue entre les deux. La Béatrice de son cœur, « Bice », est-elle une allégorie de la philosophie, de la théologie, ou véritablement une petite voisine, rencontrée à neuf ans et qui lui fit connaître ses premiers émois ?

Comme pour César, une comète apparaît lors de sa conception, en août 1264 : « elle se leva à l'Orient avec une grande lumière... » Il naît donc en 1265.

Sa mère Bella le prénomma Dante : celui qui te donne... Quant à son nom Aligheri, on peut le traduire par : « qui porte des ailes... », déjà tout un programme...

D'origine guelfe (aristocratique) mais de condition moyenne, il ne parlera jamais de son père. Fut-il préteur sur gages, coupable d'usure, un des plus graves péchés dans sa classification future en Enfer ? Son seul héros masculin enfant était le trisaïeul Cacciaguida, mort à la deuxième croisade et fait chevalier, en un temps où les Aligheri s'appelaient Elisei...

Un autre personnage masculin qui le marqua et eut une image paternelle fut Brunetto Latini, son maître qui lui indiqua comment l'homme se rend éternel ; comment vivre par l'Art du langage dans la mémoire des hommes. Sa condamnation en Enfer parmi les sodomites, ne change rien à l'affection qu'il eut pour lui.

Son grand-père Bellincione lui apprendra les mythes et l'histoire de Florence qui, dit-on, fut fondée par Mars. Pris dans le tumulte de l'opposition entre guelfes et gibelins, il apprend, en même temps que les fables et les conflits, la fierté d'être florentin, cette république de droit qui protège son autonomie. Ville-État, Florence avait créé, dès 1252, la première monnaie internationale : le florin d'or qui ne porte aucune effigie du Pape ou de l'Empereur, mais seulement une fleur de Lys, et l'effigie de son saint protecteur Jean-Baptiste.

À neuf ans, il va rencontrer pour la première fois « la glorieuse Dame de ses pensées », appelée Béatrice et cette rencontre, un an après la mort de sa mère, change sa vie : « De ce moment, je dis qu'Amour régna sur mon âme... » Dante, dès son plus jeune âge, devint serviteur de l'amour.

Neuf ans plus tard, il écrira son premier poème : « la Nuova Vita ». Béatrice est celle qui rend heureux, qui béatifie. Bice est saisie comme créature terrestre, et en même temps comme créature céleste, comme un signe qu'il aura à suivre toute sa vie. Elle mourra à vingt-quatre ans alors qu'elle s'était mariée trois ans plus tôt.

Dante fait des études classiques chez les dominicains de Santa Maria Novella et les complète par un magistère de Brunetto Latini, guelfe militant. Pendant les années 1280, qui seront d'abord des années d'allégresse, puis de tensions et de conflits et d'expériences politiques, Dante forme avec

Cavalcanti le Groupe du « Dolce Stil Nuovo », correspondant comme chez les troubadours à une forme de poésie courtoise... En 1283, Dante a dix-huit ans et, dans la dernière année du bonheur florentin, il écrit son premier poème d'amour : c'est un rêve qu'il raconte, ayant rencontré dans la journée Béatrice.

C'est dans cette époque de poésie et d'amour mêlé qu'il connaît sa première expérience militaire, dans le conflit entre Arezzo et Sienne (1285). C'est cette même année qu'il se marie avec Gemma Donati, dont il ne parlera jamais... Entre 1286 et 1287, il fréquente la célèbre université de Bologne, où il va rencontrer des Danois avéroïstes comme Guido Cavalcanti. Pour ceux-ci, il n'existe pas d'âme personnelle.

À cette époque, poète d'amour courtois, il écrit, peut-être sous le nom de Ser Durante, « Il fiore » (la Fleur), suite de 232 sonnets, parodie érotique du Roman de la Rose de Jean de Meung.

En 1290, sa Bien-Aimée mourra, dans le mois de saint Jean. La mort de Béatrice signifie vraiment la fin de la Lumière. Les conflits, les affrontements, les vilénies, tout participe à cette sensation de fin.

Il écrit qu'il sent Béatrice près de lui, qu'il se sent emporté auprès d'elle, dans un monde angélique et mystérieux. Un jour lui vint une vision du paradis, qui parle un langage incompréhensible.

Il prépare la figure de la « Donna Gentile » qui sera l'allégorie de la philosophie ; elle fait partie du système légendaire de Dante, système qui se dérobe en même temps qu'il le montre à travers ses propres images !

En 1293, paraît la « Vita Nuova », autobiographie poétique autour de la louange de l'aimée.

En 1295, il entre sur la scène politique. Florence est alors une puissance mondiale admirée et convoitée. Les charges publiques à Florence sont très brèves, Dante occupera le priorat pendant l'été 1300, où il sera désigné comme ambassadeur auprès du pape. Pris en otage au Vatican, il est banni puis condamné à mort. Exilé, il continuera à faire de la politique et deviendra Gibelin...

En 1321, le « divin poète » est emporté par la malaria à Ravenne, dernière cité de l'Empire romain d'Occident.

L'œuvre de Dante, correspondant à cinq moments où il exprime une tendance différente, comprend :

- la *Vita Nuova*,
- les *Poèmes à la Pergollette et à Dame Pierre*,
- le *Convivio*,
- les œuvres Politiques dont *De Monarchia*,
- la *Comedia*.

La *Vita Nuova* est la première œuvre de Dante écrite en « langue vulgaire » (1291-1293). La vie nouvelle, prise dans le sens de Renaissance, est illuminée par l'Amour. La vie Nouvelle signifie le temps de la jeunesse ; Dante l'entend comme un renouvellement absolu. Le sentiment amoureux est non concrétisé. À ce propos, ce choix d'écrire en langue vulgaire, l'italien de l'époque, n'est pas anodin, en un temps où il était de coutume de créer les œuvres littéraires en latin. Et, à ce propos, Dante lui-même explique : « *Ce vulgaire qui fut le mien, fut l'accoupeur de mes parents qui parlaient avec lui, de même que le feu dispose le fer pour le forgeron qui fait le couteau. Aussi est-il manifeste qu'il a concouru à ma génération et qu'il est une cause de mon Être.* »

« *Béatrice, qu'il faut appeler Amour* », dit Dante dans la *Vita Nuova*, est revêtue des trois couleurs : vert, blanc, rouge, que l'on peut rapprocher des éléments constitutifs des métaux : soufre, mercure et sel, chers aux alchimistes, ce qui a amené le Frère Bouilly à écrire : « *Honorer le nombre 3 est rappeler la Trinité sacrée de notre Ordre gravée sur les colonnes de nos Temples : la Foi, l'Espérance et la Charité.* »

Dante fut-il chrétien ou païen ? En fait, l'ésotérisme véritable est autre chose que la religion extérieure, le seul rapport avec celle-ci est qu'il trouve dans les formes religieuses un mode d'expression symbolique.

Pour cela, Dante utilise des éléments tirés des mythes de l'Antiquité, des personnages de l'Ancien Testament, notamment de la Kabbale, et bien sûr un langage tiré du Christianisme !

Avec élégance et esprit satirique, il intègre de nombreux personnages de la vie florentine de son époque, et, à cet égard, il règle ses comptes... René Guénon affirme qu'il appartient à une organisation secrète, « les Fidèles d'Amour », inspirée par des personnalités appelées « Frères de la Rose-

Croix » qui étaient habilités à enseigner les sciences propres à l'ésotérisme islamique, ceux-ci formant une chaîne reliant l'Orient à l'Occident.

La *Divine Comédie*, comme la plupart des autres ouvrages de Dante, est avant tout un support de méditation, pouvant être perçu à de multiples degrés et sa symbolique reprend très fidèlement les notions développées par les poètes soufis. En particulier, de nombreuses correspondances avec le *Livre du Voyage Nocturne* d'Ibn Arabi, écrit un siècle plus tôt et qui montre la descente aux enfers, puis l'ascension à travers les différents Cieux, accomplie par le prophète de l'islam, ont pu être établies.

Parmi les similitudes entre les deux œuvres, nous pouvons retenir la description de l'Enfer et du Paradis ou bien les différentes étapes accomplies par les voyageurs au cours de leur parcours initiatique.

Rien sur le Purgatoire, « idée nouvelle », n'apparaît encore. Le Purgatoire serait donc la remontée vers l'Amour et l'Intelligence grâce à l'Initiation...

L'existence du Purgatoire est assumée comme dogme par l'église chrétienne, au deuxième concile de Lyon en 1274 ; jusque-là, les Royaumes de l'au-delà étaient au nombre de deux : Enfer et Paradis. Avec la *Comedia*, cette idée neuve acquiert un espace total.

Un jour, je suis tombé sur une des œuvres de René Guénon : *l'Ésotérisme de Dante*, dans laquelle l'auteur cite le « Divin Florentin » :

<i>O voi che avete gli intelletti sani,</i>	<i>Vous qui avez l'Esprit Clair</i>
<i>Mirate la dottrina che s'asconde</i>	<i>Voyez, la doctrine qui se cache</i>
<i>Sotto il vellame delli versi strani !</i>	<i>Sous le voile des Vers étranges !</i>

(inferno IX- 61-63)

Mais, par ces mots, Dante indique implicitement qu'il y a dans son œuvre un sens caché, expliquait René Guénon. Au sens littéral, au sens philosophico-théologique, au sens politique, s'ajoute un sens initiatique, métaphysique (voir *Les Grands Initiés* d'Édouard Schuré). Le cœur humain est plein de contradictions et d'obscurité. Dante n'a pas peur de les sentir et d'y entrer.

Pour cela je m'attacherai à l'œuvre phare, les autres écrits ne servant pour moi qu'à essayer de situer l'auteur et son parcours personnel ultérieur.

Je vais donc tenter de montrer le parallélisme existant entre le parcours de Dante (essentiellement dans *La Divine Comédie*) et la franc-maçonnerie. Pour Auroux : « *L'Enfer représente le monde profane, le Purgatoire représente les épreuves initiatiques, et le Paradis représente le séjour des Parfaits chez qui se trouvent réunis Amour et Intelligence.* »

La Trilogie de *La Divine Comédie* est en parfaite concordance avec celle qui constitue le « Grand œuvre philosophal » ou alchimique.

L'Enfer est une phase de violence, elle correspond au premier œuvre, dans lequel le Blanc est séparé du Noir, la Lumière des Ténèbres. Le Purgatoire est une phase de purification, elle correspond aux sublimes purificatrices du second œuvre. Le Paradis exprime le « *charme ascendant de la musique des couleurs* » vers la pureté absolue, le vrai Rouge, le pourpre, le pur du pur, le Feu du Feu... le troisième œuvre.

C'est le lieu des révélations.

Le commencement de l'ouvrage ressemble à un conte pour enfant : « *Je me trouvai dans une forêt obscure...* » On y retrouve des animaux, les uns bénéfiques, d'autres malsains, mais tous chargés d'une évocation symbolique intense. Trois bêtes, lors du premier chant de l'enfer, se présentent devant lui : la panthère de luxure, le lion d'orgueil et la louve d'avarice. Mais, au fond, ce voyage nous rappelle que le chemin Initiatique se fait, même accompagné, dans la solitude.

« À l'égard de mon itinéraire, je me pose la question : quel fut mon initiateur, mon véritable maître spirituel ? Je réponds sans la moindre hésitation : la Solitude. Elle est un abîme, une profondeur, une béance ! Dès ma jeunesse j'ai perçu son appel, et j'ai été séduite. Depuis je n'ai jamais regretté l'Union de nos Amours. » (Marie-Madeleine Davy).

En premier lieu et avant toute chose, si le mot « Symbolique » peut être caractéristique d'une œuvre, nulle autre que *La Divine Comédie*, exceptée la Bible, bien sûr, ne peut mieux convenir ! Quel déluge de symboles, antiques, hébraïques, chrétiens, ésotériques, s'y trouvent mixés à l'époque et aux personnages contemporains de Dante.

Prenons en considération le « Moment ». Généralement, ce désir initiatique apparaît à l'âge adulte quand les doutes font place aux certitudes de l'enfance et de l'adolescence... « *Au milieu du chemin de notre Vie, je me trou-*

vais perdu dans une forêt obscure », écrit Dante en 1300, à l'âge de 35 ans. Le voyage va donc commencer le vendredi saint 1300 pour se terminer le jeudi saint, 7 jours plus tard, tiens donc...

Le lieu maintenant : pour le profane, le Voyage débute par une descente dans le Cabinet de Réflexion où l'impétrant va se trouver confronté à la mort. Dans *La Divine Comédie* en enfer, il va cheminer dans le royaume des morts célèbres, ou connus à son époque, en s'enfonçant dans un ordre croissant d'importance des fautes (selon lui, bien sûr). La descente en Enfer a une forme très sinueuse, avec des obstacles, assortis d'avertissements nombreux de la part du Guide. Ce chemin sinueux s'insère dans une caverne, structurée en cercles concentriques.

Dans son voyage en Enfer, il va être accompagné par Virgile, son ange gardien, maître de poésie et grand sage, qui veille sur lui.

Les différents Cercles de l'Enfer, au nombre de neuf, sont en relation avec l'importance des fautes.

Le 1^{er} Cercle correspond aux Limbes, où se trouvent les âmes de ceux qui sont morts sans avoir péché, mais sans avoir connu la révélation du Christ. Dante y est reçu par les plus grands poètes : Homère, Horace, Ovide, Socrate, Platon, Démocrite, Thalès, Hippocrate, Avicenne, Galien, Averroès. Dans les 4 cercles suivants, se trouvent ceux qui ont péché par faiblesse.

Les 4 derniers, au contraire, sont réservés aux révoltés.

Au 8^e cercle et avant dernier, il fait apparaître parmi les semeurs de discorde, de schisme, Mahomet et Ali, son beau-fils, inspirateur des chiïtes.

Au 9^e et dernier cercle, les traîtres. À ce propos, ne se fustigerait-il pas de sa propre trahison envers son ami Guido Cavalcanti qu'il condamna à l'exil et quasiment à la mort ?

L'Enfer aboutit à Lucifer au chant XXXIV, l'homme-Dante ne renoue avec la source du mal qu'une fois les maux consommés.

Parvenu au plus profond du royaume du mal, Dante et Virgile doivent, pour s'en sortir, s'agripper au corps de Lucifer et, parvenu à son nombril, son centre, effectuer un retournement complet qui les met dans l'hémisphère opposé. En réalité, l'Enfer des philosophes n'est autre que le monde intérieur que nous portons en nous. C'est le fameux « vitriol » (*Visita Interiora Terrae Rectificando Invenies Occultum Lapidem*) qui nous invite dans la perspective de l'hermétisme chrétien à nous « rectifier ».

Pour confirmer cette recherche de transformation alchimique, dans « Purgatoire chant X » : « *Je vis une porte et au-dessus 3 marches... Et qu'elle guide vos pas vers le Bien... Nous y allâmes et le premier degré était de marbre blanc... le deuxième était noir... Le troisième me semblait de porphyre enflammé (Rouge)...* »

Par un chemin qui traverse la Terre, ils arrivent sur l'île du Purgatoire où Dante éprouve une première purification par l'eau... Que des Symboles familiers. La remontée au Purgatoire sera figurée par une Montagne... On ne peut ici oublier le fameux épisode biblique où Moïse va recevoir les Tables de la Loi au Mont Sinaï. Le Purgatoire serait donc la remontée vers l'Amour et l'Intelligence grâce à l'Initiation...

Quand Dante et Virgile, à l'aube du dimanche de Pâques 1300, arrivent sur la plage de l'Anti-Purgatoire, après avoir traversé les cercles de l'Enfer et cheminé, à travers un boyau obscur, du centre de la terre à sa surface, l'impression de bonheur est intense, quasi paradisiaque.

Au contraire d'autres récits de Purgatoire qui sont des sortes d'Enfer, Dante rompt cette tradition, son Purgatoire ressemble au Paradis.

Dans la nuit du Dimanche au Lundi de Pâques, Dante s'endort et rêve, près de la porte du Purgatoire, à son réveil. Virgile lui apprend que, pendant son sommeil : « *Une dame est venue disant : je suis Lucie, laissez-moi prendre celui qui dort, je rendrai son chemin plus aisé.* » Il faut savoir que sainte Lucie est la protectrice de Dante. Lucie provient de « luce », la lumière : elle représente la grâce illuminante, celle qui fait connaître à l'homme ce dont il a besoin pour son salut.

Lors de son cheminement au Purgatoire, il va remonter les différentes corniches correspondant aux péchés capitaux, et ici dans un ordre décroissant d'importance des fautes.

À la première corniche, coïncide l'Orgueil, à la seconde, l'Envie, à la troisième, la Colère, à la quatrième, l'Accidia ou Dépression, à la cinquième, l'Avarice et la Prodigalité, à la sixième, la Gourmandise, à la septième, la Luxure.

Au Purgatoire, le lecteur garde l'image d'une montagne au milieu de la mer, dans la Lumière du Soleil, image d'un lieu où devenir bon signifie devenir léger.

À la fin du Purgatoire, Dante va devoir suivre une « Belle Dame » qui va l'amener au Paradis terrestre, et dont il est séparé par la rivière Léthé par 3 pas. Il va donc devoir faire ces 3 pas, « trépasser », littéralement aller au-delà, pour la rejoindre au Paradis terrestre.

LES GRANDS SYMBOLES DE LA DIVINE COMÉDIE

Le Symbole central de la « Comedia » est celui de l'inversion, depuis le couple Enfer-Purgatoire, jusqu'au Paradis, inversion des directions, des positions, des sens de giration, symbole de la double conversion exigée de Dante pour se transformer afin de devenir bienheureux.

Le chiffre 9 intervient dans de nombreux épisodes, l'année de la connaissance de Béatrice, sa mort le 9^e jour du 9^e mois de l'année...

Neuf est le symbole de Béatrice, car il est Béatrice dans son essence, 9, qui est 3 fois 3, le symbole trinitaire au carré, soit la perfection multipliée par elle-même ; en ce sens, Béatrice, « voix » et « voie » de la Sagesse, est la manifestation féminine de Dieu.

Le Chiffre Neuf et l'adjectif neuf, « *nuove* » et « *nove* », en italien, s'écrivent et se prononcent quasiment de la même manière, le « 9 » est le chiffre du Renouveau de la Renaissance.

Les Nombres Archétypes de Pythagore :

- 1- Nombre de la Divinité inamovible et parfaite et de l'Unité primordiale.
- 2- Nombre de la Dualité de l'Être humain pris entre le bien et le mal.
- 3- Nombre de la Trinité d'essence divine : Lumière, Intelligence, Verbe.
- 4- Nombre des Éléments : Eau, Feu, Air, Terre, des 4 points cardinaux, des 4 vertus cardinales : Sagesse, Prudence, Tempérance, Force.
- 5- Nombre des plaisirs, de la procréation, de la créativité.
- 6- Nombre de l'Épreuve.
- 7- Nombre Sacré par excellence, Siège du mystère de la Création.
- 8- Nombre de la Justice humaine.
- 9- Nombre de Transition de nature cyclique entre passé et avenir, et

de l'humain vers le Divin.

- 10- Nombre synthèse de la création, image d'une perfection qui renvoie à la Tetraktys de Pythagore et à ses 4 plans de la création :
 $1 + 2 + 3 + 4 = 10$.

De l'Enfer au Paradis en passant par le Purgatoire, le corps se fait de plus en plus léger.

L'eau se trouve sous forme de glace en Enfer, puis on la retrouve souvent sous forme liquide au Purgatoire, présence de fleuves, de rivières et de la Mer ; au Paradis, on ressent une « éthérisation » des corps.

Notons que Dante différencie « Paradis terrestre » et « Paradis Céleste ». Le Paradis : « *Le paradis n'est pas un lieu, mais un état* », disait Origène. Dante va découvrir les différents Cieux, accompagné au départ par sa Béatrice. Ciel de la Lune, ciel de Mercure, ciel de Vénus, ciel du Soleil, ciel de Mars, ciel de Jupiter, ciel de Saturne, ciel des Étoiles, Emyrée.

Si en Enfer et au Purgatoire, le « *chemin semble être droit* » mais avec rotation « *à main droite* », au Paradis on gire à main gauche et soudain tout tourne, le système cosmogonique se retrouve bien là, avec cercle ou ellipse et centre. Sans citer tous les exemples, je ne peux éviter de vous faire profiter du Chant XXVII du Paradis :

« *Le système du monde qui tient le centre immobile et fait tout le reste tourner autour de lui commence ici comme de son principe.*

« *Et le ciel n'a d'autre lieu que l'Esprit divin, dans lequel s'allume l'Amour, qui le met en mouvement, et la Vertu qu'il distribue.*

« *La lumière et l'Amour, d'un seul cercle le renferme, comme il renferme lui-même les autres...* »

Si Virgile a été son premier guide, Bernard de Clairvaux sera son dernier, au plus haut niveau de son voyage dans l'autre monde. Il va remplacer Béatrice, qui va reprendre sa place dans la Rose de 10^e ciel, parmi les élus, l'abbé de Clairvaux, fondateur des cisterciens, conseillers des évêques, des Princes, des papes, fervent mystique qui contribua à développer le culte et la dévotion à la Vierge et qui fut le promoteur de la 2^e croisade et un élément fondamental de la création de l'Ordre des pauvres chevaliers du Temple.

Sans rentrer dans les détails, Robert Bonnel dans son formidable ouvrage *Dante, le grand Initié*, démontre comment, dans le Paradis, la structure est calquée sur l'Arbre des Séphiroth, cher aux Kabbalistes.

Dans les Chants XXIV, XXV, XXVI, dans le huitième Ciel du Paradis, Dante rencontre saint Pierre et la foi, saint Jacques et l'espérance, saint Jean et la charité, les trois vertus théologiques, que l'on retrouvera de façon récurrente par les couleurs verte, blanche et rouge des tenues portées par Béatrice.

Arrivé au but de sa recherche, ayant reçu l'Illumination, le poète, contemplant la Divinité, se voit comme dans un miroir, en son Centre... Cette vision fusionne avec la 1^{re} maxime que donne le Vénérable d'une loge maçonnique du Régime Écossais Rectifié lors d'une réception au 1^{er} grade : « *L'Homme est à l'image immortelle de Dieu ; mais qui pourra la reconnaître s'il la défigure lui-même ?* »

Le Centre du Cercle établit la rencontre de son Centre Spirituel avec le Centre du Cosmos. Retour à l'Unité.

Lire Dante, s'imprégner de Dante, aimer Dante, c'est faire son chemin initiatique, c'est être un Cherchant, un Souffrant, un Persévérant. Et, peut-être *in fine*, trouver le vrai Bonheur !

C'est, à mon sens, la raison pour laquelle l'œuvre du Poète-Ailé, a souvent été qualifiée de : « *Testament Spirituel du Moyen Âge.* »

Bibliographie :

La Divine Comédie : traduction de Jacqueline Risset.

La Divine Comédie enluminée : Jean-Luc Leguay.

Dante : Une Vie, Jacqueline Risset.

L'Ésotérisme de Dante, René Guénon.

Dante, le Grand Initié, Robert Bonnel.

Dante et l'Ésotérisme Chrétien, André Barthélémy.

Au nom des collaborateurs de la revue et en mon nom propre, je tiens à remercier les nombreux abonnés qui, avec leur réabonnement, nous ont transmis leurs vœux pour la nouvelle année. Ils comprendront que nous sommes dans l'impossibilité matérielle de répondre personnellement à chacun, mais qu'ils soient tous assurés de notre dévouement et de notre désir sincère et indéfectible de poursuivre l'œuvre de Papus et de Philippe Encausse au service de la revue et de ses fidèles amis.

N'oubliez pas de noter, si ce n'est déjà fait, la nouvelle adresse postale de la revue :
7/2, résidence Marceau-Normandie,
43, avenue Marceau
92400 COURBEVOIE (France)

Chers amis abonnés,

Nous remercions nos abonnés qui ont déjà souscrit leur réabonnement pour 2007.
Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire.
En nous adressant sans plus attendre votre réabonnement, vous rendrez un grand service à notre administratrice qui vous en sera reconnaissante.

Merci d'avance !

Notre ami Nicolas de Haller qui illustre quelques-unes de nos couvertures vient de perdre son épouse.

Nous nous associons à sa peine et à celle de ses proches et, dans cette épreuve, nous l'assurons de nos affectueuses pensées.

Nous vous rappelons que notre lettre d'information est mise à jour en permanence et peut être consultée sur www.initiation.fr

Par Marc Bariteau¹



Le mode de vie moderne fait que, plus qu'à toute autre époque, l'individu se trouve pris dans le tourbillon de l'existence sans que sa propre culture, occultée en partie par les médias, soit à même de lui donner les moyens de mener une réflexion propre à se ressourcer en se soustrayant à ce qu'un philosophe contemporain a appelé la danse furieuse de Dionysos.

« Notre civilisation occidentale, qui se glorifie d'avoir exorcisé le fantôme de l'irrationnel et d'être parvenue à faire de la conscience le reflet d'une science dont les conquêtes s'élargissent sans cesse, est tout entière sous-tendue par les entreprises de DIONYSOS ; la danse de celui-ci prend aujourd'hui pour théâtre les fureurs de vivre les plus quotidiennes...

« DIONYSOS se cache au cœur de tout ce qui, en apparence, lui est le plus étranger, mais où se situe le souci de l'homme de se délivrer de lui-même et de guérir de soi. »¹

La danse de DIONYSOS est, en effet, un défi lancé à toute forme de vie humaine, un vol qui prétend abolir toutes les frontières grâce à des évasions et des dépassements ; car ce dieu quête la non-essence, la non-existence individuelle, la délivrance de toute subjectivité. On pourrait dire ainsi de la vie moderne qu'elle tend à inverser le sens de l'existence en transformant le détachement originel, dont tout individu est né, en une sorte d'extase libératrice. Remarquons que le mot existence commence par le préfixe « ex » – qui possède une double acception dans la mesure où il peut indiquer une sortie, un abandon et une perte ou bien traduire un bondissement, un jaillissement hors du moi et de ses problèmes.

C'est pourquoi le dieu grec DIONYSOS avait reçu le nom de libérateur qui signifie, le rapprochement est particulièrement parlant, « je délire », « j'affranchis ». Mais il ne s'agit en fait que d'une fausse délivrance qui trouve son origine dans l'intensité de la vie matérielle au sein du monde des apparences. C'est le triomphe du « paraître » sur l'« être ».

¹ J. Brun : « Le retour de Dionysos », Payot (1981).

Plongé dans cet univers des apparences, l'homme peut, sa vie durant, demeurer au sein du monde du « paraître », et l'on doit, justement, se demander quelles conditions doivent être réunies pour lui permettre d'accéder à un monde de valeurs nouvelles.

POUR UNE ÉROTIQUE DE LA RE-NAISSANCE

C'est le philosophe Platon qui nous donne une partie de la réponse. Le moteur du renouvellement de l'homme, la force dynamisante propre à le conduire sur le chemin des valeurs d'intériorité, c'est EROS. De la démarche érotique, il dit ceci, dans le Banquet :

« C'est là justement, le droit chemin pour accéder aux choses de l'Amour, ou pour y être conduit par un autre, de partir des beautés de ce monde et, avec cette Beauté-là comme but, de s'élever continuellement, en usant, dirais-je, d'échelons, passant d'un seul beau corps à deux, et de deux à tous et cela, dit Platon, jusqu'à ce qu'on arrive à ce qui est beau en soi. Le Beau étant à ses yeux inséparable du bon. » C'est cette même « érotique de la connaissance » que nous voyons également fonctionner dans la philosophie d'Aristote, véritable philosophie du désir dans laquelle EROS joue un rôle capital.

Dans le système aristotélicien du mouvement et du devenir du monde, nous retrouvons partout EROS et le désir ; le désir se trouve au cœur des deux pôles de l'aristotélisme : au niveau de la matière qui désire le mâle aussi bien qu'au niveau de la cause finale suprême qui meut toute chose comme un objet d'amour.

Faust et Don Juan s

eront finalement sauvés de l'étreinte de THANATOS car leur passion dionysiaque reste fondée sur une démarche de la connaissance incarnée par EROS.

THANATOS ET LA NAISSANCE DU DESIR

L'individu ne peut passer impunément et sans risque du monde des apparences à celui des vraies valeurs. En effet, l'être a pour nature de s'identifier à un centre nul, l'EGO, où semble se situer sa conscience, par opposition à un infini extérieur, le COSMOS, auquel, loin de s'identifier, il s'oppose.

La remise en question des rapports de l'Ego et de l'Univers n'est donc pas une démarche dénuée de risques dès lors qu'elle s'effectue sans points d'appui. Il s'agit bien ici, en vérité, d'une mort qui doit, consécutivement à la

remise en question fondamentale, aboutir à une renaissance de l'être. Pour aimer il faut être deux, or le but de l'amour est d'être un. L'homme incapable de faire renaître en lui le désir est condamné à ne jamais réaliser son unité. Il restera toujours en lui suffisamment d'Ego pour le séparer du monde et lui faire apparaître l'unité finale comme l'absence d'être, c'est-à-dire le Néant. Le doute peut s'insinuer sur la réalité même du monde extérieur, et la conscience connaît alors ce qu'un philosophe contemporain a appelé « l'expérience du gouffre ».

Seule la démarche érotique telle que nous l'avons évoquée, peut forcer l'homme au dialogue avec l'altérité et lui donner le pouvoir de dépassement propre à le conduire, en dehors de toute fuite hors de lui-même, à la conquête d'une unité nouvelle, qui est à la fois soi et dépassement de soi.

Dans cette mort et cette renaissance, EROS apparaît comme l'anti-THANATOS. Il est la puissance qui fait germer au printemps la semence enfouie dans le sol dès l'automne. Par EROS, il n'est pas d'habitude qui puisse résister à l'Éternité. Il va de soi que l'aventure transformante requiert tout à la fois : vue juste, vigilance, présence et acceptation des épreuves. La germination de l'homme véritable est chose lente et difficile et lorsque ce dernier a senti l'importance de sa démarche, autrement dit, lorsque son intellect a saisi la portée de l'enjeu dans une intuition qui l'affranchit du passé, peut-il, à volonté, par une prise de conscience prolongée, se maintenir en position de cherchant ?

On comprend que dans une telle situation d'urgence, propre à engendrer toutes les angoisses, l'homme ait pu, dès la plus haute Antiquité, chercher, au sein de sociétés initiatiques, l'appui de rites par la participation à une dramaturgie collective au sein de laquelle DIONYSOS, EROS et THANATOS seront alternativement ses propres partenaires.

Tels furent les mystères d'Eleusis, Sanctuaire d'Apollon, dieu de Lumière, au sujet desquels il est intéressant d'écouter le témoignage de Plutarque puisqu'il y fut lui-même Initié :

Au début, dit-il, « les initiés s'avancent en se poussant les uns les autres, et c'est un tumulte et des cris », c'est la danse dionysiaque frénétique, symbole de l'agitation du monde.

Lors de l'étape suivante, le myste est confronté au voyage de l'âme dans le monde souterrain d'Hadès.

Plutarque parle de « *la frayeur, du frisson, du tremblement, de la sueur froide, de l'épouvante* » qui saisissent les mystes progressant dans un parcours souterrain rempli de « *pénibles détours, de marches inquiétantes à travers les ténèbres...* ». C'est l'épreuve de la mort, de la terre. « *Ensuite, une lumière merveilleuse s'offre aux yeux, on passe dans des lieux purs et des prairies ; les voies et les danses, des apparitions divines, inspirent un respect religieux.* » C'est l'étape de la renaissance glorieuse, c'est la route ouverte vers la lumière des révélations divines.

Rappelons que lorsqu'on était initié à Eleusis, on changeait de nom, en témoignage de naissance à une vie nouvelle. Les compagnons opératifs du Moyen Âge agissaient de même lorsqu'ils prenaient un nouveau nom de compagnon et qu'ils abandonnaient leur nom de baptême.

L'essentiel des projets de conversion de l'individu aux valeurs d'intériorité permanentes se retrouve bien évidemment de nos jours dans la société initiatique par essence qu'est la franc-maçonnerie. Il est donc tout particulièrement intéressant d'examiner comment s'y joue la dramaturgie mort, re-naissance, illumination et la part prise en pareil cas par la trilogie : DIONYSOS, EROS, THANATOS.

DIONYSOS, THANATOS, EROS ET LA DÉMARCHE MAÇONNIQUE

Sans revêtir l'aspect effrayant de l'initiation aux mystères grecs et sans présenter les dangers encourus au cours de l'initiation égyptienne, l'initiation maçonnique n'en procède pas moins de la même démarche. La dramaturgie reste fondamentalement la même et DIONYSOS, THANATOS et EROS en sont toujours les moteurs fondamentaux. L'initié connaît ici aussi le renoncement à la vie profane dionysiaque, la mort et l'ensevelissement, le parcours plein d'embûches dans les ténèbres et la résurrection finale dans la vraie Lumière enfin trouvée. Seulement ici, cette initiation n'est pas une fin, elle n'est qu'un commencement. Ce n'est que le commencement d'un travail sur soi-même, dans lequel la démarche érotique va d'ailleurs tenir une place essentielle. C'est pourquoi l'initiation ne saurait être la simple accession à une vie nouvelle. L'initiation n'est que les prémices d'une remise en question continue à travers un vécu sans cesse repensé. Au fond, il est clair qu'au sortir des ténèbres de THANATOS, c'est moins la lumière qui est donnée au nouvel initié que les outils symboliques pour l'atteindre, du moins s'il persévère et réussit à s'en servir efficacement. Or, c'est sur ce point qu'in-

tervient la démarche érotique. Disons que la démarche érotique est en maçonnerie fondamentalement liée au fonctionnement des symboles, qu'ils soient passifs ou actifs, protecteurs ou constructeurs, qu'ils protègent les entrailles ou prolongent la main.

Si cette dynamique érotique vient à faire défaut, survient alors l'accoutumance à la lumière et la catastrophe d'un inexorable retour à DIONYSOS. La cérémonie d'Initiation en donne deux exemples au nouvel Apprenti, exemples qui, sur le moment, passent d'ailleurs quelque peu inaperçus mais sur lesquels il convient pour le maçon de méditer sans cesse, rappelons-les. C'est d'abord le cadavre qui prévient le récipiendaire et lui dit : « *Attention, tu peux te fermer peu à peu aux valeurs nouvelles, tu peux, par paresse, cesser de construire le Temple, tu peux devenir comme moi, c'est-à-dire ce que tu étais avant d'entrer ici : un cadavre.* » C'est ensuite le miroir, dont le sens profond n'est pas toujours dès l'abord pleinement saisi. L'interprétation première, c'est de dire au néophyte : « *Attention, le plus grand ennemi risque d'être toi-même pour toi-même. Les embûches sur la voie de la construction de ton Temple risquent de venir de toi-même plus que des autres.* » Certes, mais au-delà de cette réflexion, somme toute très vraie, le miroir rappelle avant tout l'erreur fondamentale de Narcisse.

Il ne s'agit pas comme Narcisse de se complaire dans la contemplation de son propre Ego jusqu'à en perdre la vie (THANATOS encore et toujours) ; il s'agit, bien au contraire, de se construire et non pas de se chercher dans une quête finalement sans espoir. Il s'agit de bâtir son Temple intérieur, pour parvenir aux valeurs supérieures et universelles du Soi, seules capables de mettre l'homme en parfaite communion avec le Cosmos. C'est là l'authentique sens du YVOTI socratique.

LE RETOUR DE DIONYSOS

Comme on le voit, l'initiation ne masque pas les périls auxquels l'initié sera exposé pendant toute sa vie initiatique. L'initiation nous dit qu'en maçonnerie, la Lumière n'est pas une donnée permanente mais qu'elle est le résultat d'une volonté permanente. Celui qui ne progresse pas s'endort, la Lumière qui n'est pas entretenue s'éteint. Le Maçon progresse en quelque sorte sur le fil du rasoir guetté par le couple THANATOS - DIONYSOS.

Ce péril, de grands initiés l'ont fort bien perçu et décrit : Daniel Berezniak, dans son intéressante étude *L'Apprentissage maçonnique, une école d'éveil*, nous dit :

« Dans les faits, il faut bien constater que la franc-maçonnerie est rarement vécue dans la perspective de la recherche de la LUMIÈRE, c'est-à-dire de l'Éveil. Les hommes, même de bonne volonté, même désireux d'apprendre et de se perfectionner, même bons et généreux, ne deviennent pas des initiés du seul fait de revêtir un tablier, même si celui-ci est somptueusement orné... Ils demeurent (en fait) pour le plus grand nombre, des profanes. Ils vont dans une loge comme dans un club. Ils y trouvent des amis et une atmosphère particulière, parfois enrichissante. »

Ils projettent dans la loge leurs phantasmes, leurs obsessions et leurs désirs sans s'être jamais interrogés sur eux-mêmes. Certains trouvent même dans le système des « grades » et dans la hiérarchie des obédiences l'occasion de compenser des frustrations sociales ou familiales.

... Quelle joie de se faire recevoir avec des honneurs dans une loge maçonnique, de s'entendre complimenter et nommer « Très Respectable » devant une assemblée respectueuse et admiratrice. À son tour il prodiguera des compliments. Et d'ajouter : pour lui et ses semblables, quelle soirée ! pour les autres, que de temps perdu !

René Guénon, pour sa part, déclare, dans son ouvrage *Initiation et réalisation spirituelle* :

« Ce que nous disons du goût des cérémonies proprement dites s'applique aussi, bien entendu, à l'importance excessive et en quelque sorte disproportionnée que certains attribuent à tout ce qui est décor extérieur, allant parfois, et cela même dans des choses d'ordre authentiquement traditionnel, jusqu'à vouloir faire de cet accessoire contingent un élément tout à fait indispensable et essentiel, tout comme d'autres s'imaginent que les rites perdraient toute valeur s'ils n'étaient accompagnés de cérémonies plus ou moins originales. Il est peut-être encore plus évident ici que c'est bien d'esthétisme qu'il s'agit au fond, et, même quand ceux qui s'attachent ainsi au décor assurent le faire à cause de la signification qu'ils y reconnaissent, nous ne sommes pas certain qu'ils ne s'illusionnent pas bien souvent en cela, et qu'ils ne soient pas attirés surtout par quelque chose de beaucoup plus extérieur et

subjectif, par une impression artistique au sens moderne de ce mot ; le moins qu'on puisse dire, c'est que la confusion de l'accidentel avec l'essentiel, qui subsiste de toute façon, est toujours le signe d'une compréhension fort imparfaite ».

Si certains d'entre nous succombent ainsi aux tentations d'un retour de DIONYSOS, force est de constater que c'est toujours par manque d'approfondissement des symboles ou des allégories riches de sens qui nous sont proposés dès lors que nous avons passé le seuil du Temple.

En fait, nous sommes naturellement enclins à chercher les choses qui se passent dans une direction qui nous éloigne de notre origine. Nous regardons du mauvais côté, vers le dehors, alors que la réponse ne pourrait nous être donnée qu'en regardant vers le dedans.

Cette démarche nécessite cependant l'immolation des vues du mental et l'acceptation plénière de l'« aventure transformante ». Il appartient à l'initié d'éviter les embûches, par paresse, habitude ou ambition, du retour à l'esclavage d'un temps qu'il lui appartenait à l'origine de transcender. Ce n'est pas effet du hasard si DIONYSOS, dieu masqué du « théologion », a reçu le surnom de Dieu maître de l'illusion théâtrale.

THANATOS ET A-THANATOS

Pour ce qui est du vrai maçon, s'il fait preuve d'une volonté d'approfondissement suffisante, il ne manquera pas de trouver sur les Colonnes du Temple les outils propres à le protéger d'un retour aux illusions de la vie profane et à lui donner les moyens de progresser sur la voie initiatique dans laquelle il a librement choisi de s'engager.

Le Tablier de l'Apprenti me paraît être un des meilleurs exemples de ces outils à la fois protecteurs et riches de signification dont se trouve, dès le début (*Initium*) muni le nouvel initié. La fonction protectrice coule de source, puisqu'en maçonnerie opérative, déjà, le tablier protégeait celui qui le portait des risques de blessures physiques. Il en va de même en maçonnerie spéculative où l'Apprenti, dans sa fragilité, a besoin plus que tout autre d'aide et de protection. Est-ce à dire que le Tablier d'Apprenti se limite à protéger contre un retour aux fausses valeurs dionysiaques de la vie profane pouvant naître d'un arrêt de cet approfondissement sans lequel toute initiation reste

de surface ? Certainement pas. Remarquons par exemple que par sa forme de polygone irrégulier, le Tablier d'Apprenti peut être rapproché de l'Athanor alchimique où Eros, par l'action sur la matière, entraîne la mise en tension des contraires et des complémentaires et va produire le Sel, prémices de la « *Materia Nova* ». Or l'A-thanor, en mettant en relief le préfixe « a » privatif, n'est autre que l'« ennemi de la mort », c'est-à-dire l'A-Thanatos. La « *Materia Nova* », par le Sel, issue des amours d'Eros sur la matière, triomphe ainsi finalement de THANATOS.

Le Tablier d'Apprenti, dont le vrai Maçon ne se séparera jamais quels que soient les décors dont il puisse par la suite se vêtir au gré de sa carrière maçonnique, témoigne ainsi bel et bien du triomphe futur de la « *Materia Nova* » issue des amours d'Eros et de la matière brute, témoins de l'éternelle victoire remportée sur une mort désormais repoussée au-delà des limites du vécu initiatique.

Ce type de réflexion nous conduit à prendre conscience de ce que ce processus alchimique de mort et de renaissance se trouve, de fait, étroitement lié au mode de fonctionnement du symbole.

C'est ce dont on rassemble les parties pour en faire un tout unitaire : jeton de métal ou tesson, que l'on brisait quand on liait amitié, en deux morceaux, morceaux que l'on rapprochait pour se reconnaître quand on réclamait les lois antiques de l'hospitalité. Mais cette fonction relationnelle ne produit son effet qu'en tant que son possesseur effectue réellement la jonction que le symbole réclame et signifie. Ce dernier joue donc un double rôle : d'une part il guide et oriente la recherche de la réunion, d'autre part il garantit et certifie cette réunion lorsqu'elle a enfin été effectuée : il ne devient significatif que par l'exact emboîtement des deux moitiés issues du même objet.

Le symbole initiatique ne fonctionne pas autrement à ceci près que, dans ce cas, l'articulation des éléments constitutifs n'est plus du domaine logico-physique, mais du ressort de l'Idée et de l'Essence et se rapporte au domaine qualitatif et métaphysique. Dans le premier cas nous étions au niveau de l'analyse de la reconstruction des éléments, dans le second on vise à décrire et à saisir l'unité contemplée de l'Idée en s'assignant pour but la saisie de l'essence. Autrement dit, pour ce qui est du symbole maçonnique, il s'agit

de faire coïncider l'objet avec l'essence profonde de l'objet et l'idée qui s'en dégage.

Ceci est valable aussi bien pour les outils tels l'Équerre, le Compas, le Maillet, le Ciseau, la Perpendiculaire, le Niveau, que pour le Rite : rite d'ouverture et de fermeture de la Loge, rite d'Initiation, de Passage, d'Élévation et la nature et la position des lumières et des divers décors.

Sans entrer plus avant dans le détail d'une analyse, longuement faite à maintes reprises par ailleurs, disons, cependant, que l'approche maçonnique résout parfaitement, pour l'essentiel, les multiples problèmes de définition et de fonctions posées par le symbole. Disons que, dans tous les cas, se trouve, à la base de la compréhension (*cum -prehendere* = saisir ensemble) une même démarche dynamique visant à réunir des parties séparées, visant à créer l'unité à partir du multiple et de l'épars ; cette force, qui tend à faire « l'un » à partir du « deux », n'est autre que la force de l'Eros en action mise au service du fonctionnement de l'appareil symbolique dans son ensemble. Ainsi s'explique la place capitale prise par le cérémonial érotique dans la dramaturgie sacrée des Mystères antiques. L'épiphanie de l'érection phallique n'avait d'autre but que de montrer aux mystes la puissance d'Eros dans une dynamique mise au service de l'union des complémentaires. Cette dynamique érotique appliquée au fonctionnement du symbole a donc finalement deux effets : un effet unitaire et un effet ascensionnel. C'est-à-dire qu'elle unifie et fait tout à la fois progresser vers le haut.

EROS ET L'UNITÉ RETROUVÉE

Cette démarche unitaire du désir amplificateur de l'Eros nous ramène inmanquablement au mythe de l'Androgyne, à la quête permanente, pour l'homme, de son unité perdue par la récupération de cette autre partie de lui-même dont le châtiment des dieux l'a privé.

Si la dualité sépare, oppose, discrimine et mutile, Eros nous montre que Tout part de l'Unité et que Tout y revient. La reconquête de l'Unité est donc à la base de tout processus de prise de conscience.

Comme l'a bien souligné Raoul Bertaux dans son ouvrage sur le Rite Écosais Ancien Accepté : « *On peut considérer que la base de tout enseignement initiatique consiste dans le passage de l'opposition à la complémentarité.* » La complémentarité, c'est le retour à l'Unité.

Le grade d'Apprenti, en maçonnerie, répète des dualités qui aident le néophyte à passer de l'opposition à la complémentarité. La dynamique érotique du symbole qui fonctionne à cette occasion met donc de ce fait le Maçon sur le chemin de la reconquête de l'Unité perdue. Cette dynamique de l'Unité ne serait rien par elle-même si elle n'était génératrice de progrès. C'est-à-dire à l'origine d'une avancée permanente (*Progressus*). Ce progrès est de nature ascendante et nous conduit progressivement vers l'Orient dispensateur de Lumière.

Cette montée vers la Lumière, dont la voie est ouverte par la dynamique d'EROS, s'exprime d'ailleurs en maçonnerie par plusieurs symboles de type ascendant : l'échelle, les marches, les degrés (3 - 5 - 7).

Thème revêtu d'une grande importance dont témoignent les nombreux traités ayant pour titre « *De ascensionibus* » rédigés au cours du Moyen Âge. Il s'agit en fait d'initier l'Homme à une Gnose lui signifiant qu'il porte en lui une parcelle du Dieu Créateur dont il est issu et auquel il doit tendre à s'identifier par degrés par la prise de conscience de la divinité de sa propre nature. Ceci n'est possible qu'en gravissant l'échelle, non pas du savoir profane mais de la Connaissance Initiatique afin d'éviter l'erreur commise de croire escalader le Ciel par une Tour de Babel qui ne serait que le vain entassement de couches successives de matière brute.

Tout au contraire, l'authentique ascension reste bien du domaine spirituel et reflète une fois encore la démarche fondamentale d'EROS, dont l'homme attend finalement son autre déification par la mise en action de cet absolu qui réside au tréfonds de lui-même.

Ainsi donc tous les outils, rites, allégories, symboles sont donnés à l'initié pour lui permettre, en dehors de toutes influences négatives, de construire son Temple intérieur en toute conscience et sérénité.

Puisse-t-il, par un travail assidu, soutenu par une volonté sans défaillance, donner à EROS l'opportunité de pratiquer en lui la réduction alchimique propre à donner le sel d'où naîtra cette étincelle du divin capable de faire de lui, à jamais, un authentique « ÊTRE DE LUMIÈRE ».

Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (3^e partie)

Par Denise Bonhomme



*Considérée dans son ensemble,
l'allégorie est une communauté
d'êtres humains fictifs qui évoquent
certaines généralisations et
personnifient certaines réalités.*

Le bijou symbolique de Karma-Sutratma se trouve dans le poème intitulé *Les Destinées*. L'Ancien et le Nouveau Testament sont comparés. La venue du Christ porteur d'un message de fraternité a légèrement soulagé les misères de l'humanité qui endurait les rigueurs d'un esclavage sans fin concevable. Malgré cet adoucissement, l'humanité reste plongée dans les ténèbres de l'ignorance :

« Oh ! dans quel désespoir nous sommes encor tous !

« Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie,

« Mais qui donc tient la chaîne ? Ah ! Dieu juste est-ce vous ? »

La double valeur du COLLIER – carcan d'esclavage au niveau littéral, splendide bijou libérateur au plan plus élevé – dépend, pour être saisie, de l'aptitude du lecteur. Contrairement à ce que prétendait jadis un certain professeur de littérature, les majuscules du mot COLLIER ne sont pas là par hasard ou par caprice de l'auteur mais pour forcer l'attention. Le lecteur capable de percevoir le double niveau de signification du COLLIER est frappé par la transfiguration de la totalité du texte lorsque le COLLIER et la Chaîne assumant leur valeur cachée de KARMA-SUTRATMA. Le poème devient alors messenger d'une véritable « Bonne Nouvelle » également proclamée dans Paris, autre œuvre de Vigny. Dans ce dernier poème, L'Évangile voilé se révèle dans un cri révolutionnaire. Tous seront appelés et tous seront élus ! En effet, le Collier et la Chaîne sont incompatibles avec le Diable, l'Enfer et tous les autres cauchemars de l'arsenal des théocraties du monde occidental. Le changement de perspective est de même nature que l'illumination soudaine signalée dans *Zadig* relativement à Jesrad, l'étrange ermite allégorisant Karma.

Le Bijou ou COLLIER de Vigny est en quelque sorte « encadré » ou serti entre deux allégories féminines dont chacune est le sujet d'un poème distinct. Comme le titre l'indique, *La Colère de Samson* est inspirée par le Chapitre 16, Section Juges, de l'Ancien Testament. Bien que l'ensemble de l'histoire reste la même que dans la Bible, le poème de Vigny contient plusieurs irrégularités grammaticales qui tendent à dé-féminiser Dalila et à en faire un symbole personifié, c'est-à-dire une allégorie. « *Ô symbole redoutable de la femme, maîtresse perfide qui livre à ses ennemis celui qui l'aimait, livre les secrets de sa conscience ou de son génie, le vend à ses adversaires, lui si grand, si fort qu'il n'est vulnérable que par elle.* » Cette observation qui date du 27 novembre 1835 avait été faite bien avant la publication du poème, laquelle eut lieu en 1839. Loin d'être le cri de haine d'un misogyne, *La Colère de Samson* est un commentaire sur « l'éternel frottement de l'homme-esprit et de l'homme matière, rude étreinte dans laquelle le premier doit longtemps encore succomber » (37). Dans cet éternel conflit interne, Dalila joue le rôle du principe inférieur – l'« homme matière ». Le 7 avril 1839, Vigny notait dans son Journal : « *Depuis longtemps j'avais le sentiment de la conception de ce poème dans la tête.* » Il y a donc lieu de douter de l'interprétation officielle selon laquelle le poème est le cri de haine d'un amant trahi. Bref, malgré l'apparence trompeuse de l'œuvre, il ne s'agit pas de la rupture de Vigny avec sa supposée maîtresse, l'actrice Marie Dorval, mais d'un projet poétique longtemps médité. La prétendue rupture avait eu lieu en 1838. Vigny semble avoir exploité le potentiel de camouflage de cette chronologie. Bref, la signification allégorique de Dalila est celle du côté faible et vulnérable de l'être humain le plus fort. Elle est soulignée par la description détaillée de la beauté sensuelle de la jeune femme et surtout par le vers final du poème qui fait d'elle la personification de Maya, l'illusion des sens physiques, forcée de s'incliner enfin devant la Vérité. Le triomphe apparent de Dalila est une défaite. Son pouvoir est détruit lorsque Samson devient aveugle :

« ... *Dalila, pâle prostituée, Couronnée, adorée et reine du repas, mais tremblante et disant : « IL NE ME VERRA PAS ! »*

La nature mayavique de Dalila est éventuellement reconnue par Samson :

« *Donc ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas !* »

Eva occupe l'autre volet du diptyque féminin de l'œuvre poétique de Vigny. Elle allégorise le principe supérieur diamétralement opposé à Dalila. C'est à elle que sont dédiés *La Maison du berger*, *L'Esprit pur* et, malgré l'apparence, *La Bouteille à la mer*. Nulle description de charmes physiques comparable à la description de Dalila ne se trouve dans ces poèmes. Il s'agit de la spiritualité que Vigny évoque fréquemment lorsqu'il salue l'aristocratie de l'intelligence. Cette faculté à la fois objective et transcendante sera la source d'exploration de la littérature ésotérique. Elle fournira l'éclairage nécessaire pour faire connaître les « contrebandiers » inspirés dans leur grandeur et leur intégrité.

« *Eva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?* »

« *Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.* »

« *C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement...* »

Bref, sur le plan littéral, la Lettre à Eva est une invitation à une fête amoureuse. Au plan ésotérique, elle invite le lecteur à des agapes spirituelles capables de produire de nombreux « levers de voiles ». Grâce à elle, Eva, l'humanité souffrante finira par se libérer elle-même de ses faux dieux et de ses fausses croyances : « *Il existe une Loi éternelle dans la nature, une qui tend toujours à ajuster les contraires et à produire une harmonie finale. C'est grâce à cette loi de développement spirituel supplantant l'élément physique et purement intellectuel que l'humanité se libérera de ses faux dieux, et se trouvera enfin RACHETEE PAR ELLE-MEME.* » (38)

Tel est le sens de la Réponse d'Eva, texte qui fait suite à *La Maison du berger* et reste, malheureusement, peu connu de nos jours :

« *Le rideau s'est levé devant mes yeux débiles,
La lumière s'est faite et j'ai vu ses splendeurs ;
J'ai compris nos destins par ces ombres mobiles
Qui se peignaient en noir sur de vives couleurs.
Ces feux, de ta pensée étaient les lueurs pures,*

Quelques présences allégoriques
en littérature ésotérique française (3^e partie)

Ces ombres, du passé les magiques figures ;
J'ai tressailli de joie en voyant nos grandeurs.
Il est donc vrai que l'homme est monté par lui-même
Jusqu'aux sommets glacés de sa vaste raison,
Qu'il peut y vivre en paix et sonder l'horizon.
Il sait que l'univers l'écrase et le dévore ;
Plus grand que l'univers qu'il juge et qui l'ignore,
Le berger a lui-même éclairé sa maison. »

Le thème de l'humanité éventuellement libérée par elle-même a sa source mythologique dans l'histoire de Prométhée, cruellement puni pour avoir volé le feu céleste. Prométhée, symbole de l'humanité souffrante (39), fut enfin libéré par Herakles ou Hercule. Ce dernier « avait répandu l'agriculture ainsi qu'une religion modérée et détruit la doctrine de châtements éternels » (40). Voltaire fait écho à la philosophie occulte lorsqu'il note dans *L'Ingénu* que l'histoire avait été reprise et « modifiée » pour les besoins de la cause chrétienne. Apparemment, Hercule était devenu un saint catholique « qui avait fait douze miracles » ! Ceci explique le choix du nom de l'Ingénu lorsqu'il devient « Chrétien et Bas-Breton » par son baptême. Le couple Hercule-saint Yves (Eva) est une version moderne de la double personnalité Prométhée-Hercule.

La libération de l'humanité éclairée par elle-même entraîne nécessairement la déchéance des faux dieux enfin démasqués. Les « contrebandiers » littéraires de Westphalie ne se privent pas de « tirer la barbe » du Dieu de l'Ancien Testament, Dieu vengeur et jaloux, figure mythologique de troisième ordre mal déguisée en Être Suprême. Voltaire avait mis en scène Itobad, à la fois ridicule, malfaisant, ambitieux et vite rejeté par une société trop avisée pour l'accepter. Itobad devait avoir un successeur moderne : le Seigneur de Thunder-ten-tronckh, Dieu tonnant de la Bible, qui avait chassé sa propre création du Paradis Terrestre après l'avoir sournoisement induite en tentation. Vigny n'avait pas manqué la cible irrésistible de certains épisodes bibliques tels que l'histoire de La fille de Jephthé. Le caractère du « Dieu » avide de sacrifices sanglants et de rédemptions fausses est reconnu dans les deux vers suivants :

« Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance ;
En échange du crime, il vous faut l'innocence. »

Quelques présences allégoriques
en littérature ésotérique française (3^e partie)

Voltaire avait ajouté son grain de sel au même sujet captivant en résumant l'histoire tragique du « puissant bâtard, Jephthé, qui coupa le cou à sa fille parce qu'il avait gagné une bataille » (41).

C'est pourtant la plainte de Moïse adressée à son Dieu dans le poème de Vigny qui mérite les lauriers :

« Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ? »

Bien que le Dieu biblique ne soit pas – à strictement parler – allégorisé dans les textes cités ici, son ombre effrayante est présente. Elle continue de nos jours à inspirer ses multiples délégués sur Terre.

Vigny note la présence du syndrome jéhovique à divers niveaux de la société française du XIX^e siècle. La maladie dont il s'agit rend tout personnage imbu de puissance personnelle – aussi minuscule soit-elle – imitateur plus ou moins conscient de son « Dieu ». La hiérarchie militaire de « Moïses galonnés » capables de commander à leurs soldats le massacre de leurs parents et amis les plus chers est une chaîne meurtrière mentionnée au début de *Servitude et Grandeur Militaires*. Jehovah est en effet un Dieu des Armées, friand de carnage et... des avantages sociaux du pillage.

John Bell, industriel riche et sans cœur, est le *pater familias* jéhovique par excellence. Il est annoncé comme tel au premier acte de *Chatterton* avant même d'être vu : « On entend sa voix tonnante. » Comme Jehovah, son prototype, John Bell est un « Dieu » aux pieds d'argile dont l'insécurité se manifeste par la férocité. Il règne par la terreur à l'usine et au foyer. Kitty Bell, son admirable épouse, lit trop à son avis. Il « n'aime pas cette manie dans une femme » ! La femme est, à son avis, perfide par définition : « La plus sincère met de la finesse partout. » On sait à son domicile qu'il vaut mieux ne pas jouer avec un certain « petit collier ».

Le foyer de John Bell jouit cependant de la présence d'un *Quaker*, ami de la famille plutôt que de son chef, figure allégorique diamétralement opposée à la puissance jéhovique du maître du logis. Il représente à la fois la sagesse et la bonté. Il est aussi porte-parole du féminisme discret mais réel de Vigny. Sa réflexion sur le sort probable de la petite fille de la maison invite à de tristes conclusions sur le destin d'autres enfants moins fortunés :

« De frayeur en frayeur, tu passeras ta vie d'esclave. Peur de ton père,
peur de ton mari un jour, jusqu'à la délivrance. »

« Joue, belle enfant, jusqu'à ce que tu sois femme ; oublie jusque là,
et après, oublie encore si tu peux... » (Chatterton, Scène IV, Acte 1)

À mesure que les siècles se succèdent l'allégorie se modernise. Loin de négliger le passé, elle comporte fréquemment des personnages historiques. Le Cardinal Richelieu, ministre tout-puissant de Louis XIII, est évoqué par Vigny dans *Cinq-Mars* de manière à suggérer l'épisode miraculeux du passage de la Mer Rouge. L'allégorie suivante vise au-delà de Moïse, le Dieu de l'Ancien Testament ainsi que l'ensemble du Pentateuque. Le cortège du Cardinal en voyage est décrit comme suit :

« Tout le peuple de Narbonne et ses autorités regardèrent avec stupéfaction ce départ royal. Le Cardinal seul entra dans une ample et spacieuse litière de forme carrée, dans laquelle il devait voyager jusqu'à Perpignan, ses infirmités ne lui permettant ni d'aller en voiture, ni de faire toute cette route à cheval. Cette sorte de chambre nomade renfermait un lit, une table, et une petite chaise pour un page qui devait écrire ou lui faire la lecture. Cette machine, couverte de damas couleur de pourpre, fut portée par dix-huit hommes qui, de lieue en lieue, se relevaient. Ce fut dans cet équipage que le premier ministre se rendit en peu de jours à Perpignan. La dimension de la litière obligea plusieurs fois de faire élargir des chemins et abattre les murailles de quelques villes et villages où elle ne pouvait entrer en sorte, disent les auteurs des manuscrits du temps, tout pleins d'une sincère admiration pour ce luxe, en sorte qu'il semblait un conquérant qui entre par la brèche. Nous avons cherché en vain avec beaucoup de soin quelque manuscrit des propriétaires ou habitants des maisons qui s'ouvraient à son passage où la même admiration fût témoignée, et nous avouons ne l'avoir pu trouver. » (*Cinq-Mars*, Ch. VII)

Le chapitre de *Grandeur et Servitude Militaire* intitulé « Dialogue Inconnu » contient le rapport d'un observateur caché lors de l'entrevue historique de Napoléon avec le Pape Pie VII. L'Empereur est clairement traité en figure jéhovique favorisant ou balayant, d'un coup de chapeau, au hasard de son caprice, les suppliques de ses sujets. Sa puissance est visiblement opposée à la loi universelle de justice karmique. Bien que l'épisode soit présenté du

point de vue d'un observateur qui semble admirer le pape, le lecteur est libre de tirer une conclusion édifiante. Les caractéristiques de « force fausse et usurpée » peuvent s'appliquer impartialement aux deux rivaux imbus de puissance jéhovique, l'une temporelle, l'autre soi-disant spirituelle :

« Quoi ! », me disais-je, « il y a donc des têtes assez fortes pour être sûres de tout et n'hésiter devant personne ? Des hommes qui s'étourdissent par l'action sur toute chose, et dont l'assurance écrase les autres en leur faisant penser que la clef de tout savoir et de tout pouvoir, clef qu'on ne cesse de chercher, est dans leur poche, et qu'ils n'ont qu'à l'ouvrir pour en tirer lumière et autorité infailibles ! – Je sentais pourtant que c'était là une force fausse et usurpée. Je me révoltais, je criais : Il ment ! Son attitude, sa voix, son geste, ne sont qu'une pantomime d'acteur, une misérable parade de souveraineté, dont il doit avoir la vanité. Il n'est pas possible qu'il croie en lui-même aussi sincèrement ! Il nous défend à tous de lever le voile, mais il se voit nu par-dessous. »

Le Pape et l'Empereur se valent. Leur système de soutien mutuel sanctifié par droit divin constitue la double force jéhovique qui manipule, dans les coulisses, la politique des pays occidentaux (*nihil novi sub sole* !). C'est ainsi que l'on voit émerger de tels monuments que le Code Napoléon.

Les émules de Jéhovah sont partout. Vigny esquisse le portrait d'un Directeur de théâtre qui s'arroge le mérite de toutes les autres personnes contribuant à la création du spectacle. Le monsieur se prend évidemment pour l'alpha et l'oméga de l'entreprise.

« Un Directeur est l'âme de tout ; de lui vient le génie des auteurs, celui des compositeurs, des acteurs, des décorateurs, des dessinateurs, des allumeurs et des balayeurs ; c'est le principe et la fin de tout. » (*Servitude et Grandeur Militaire* – Une belle soirée)

L'œuvre de Victor Hugo présente un parfait représentant du syndrome jéhovique : l'inspecteur Javert dont le nom rappelle *YHVH* et certaines autres permutations de *Jehovah* (42). Comme pour les agences totalitaires de *Candide* qui font un crime de toute activité naturelle – recherche de la science, usage des jambes pour se déplacer, décision personnelle de faire une

promenade, etc. – le paradis sur terre de Javert serait un monde totalement dépourvu d'innocence. L'énergie vitale de l'inspecteur et l'inspecteur lui-même ne sauraient survivre sans exploiter les trois grandes forces de la théologie judéo-chrétienne : la culpabilité innée des autres, leur crainte et leur honte. Dès qu'il trouve une proie – aussi méritante qu'elle puisse être, quelles que soient les circonstances atténuantes du prétendu crime – l'imitateur de Jehovah s'acharne sur elle « jusqu'à la consommation des siècles ». On peut dire sans exagérer qu'il ne lâche jamais le morceau !

La production littéraire d'Émile Zola ne semble guère ésotérique au premier abord. Il s'agit en effet de « réalisme » ou de « naturalisme », ce qui, pour la majorité des esprits occidentaux, n'offre guère de possibilité de « contrebande littéraire » et encore moins de message métaphysique. Il suffit pourtant de considérer le mot-titre *L'Assommoir* pour constater la présence des trois voyelles qui représentent Jehovah. Par ailleurs, le roman concerne une boisson « spiritueuse » – théologie de basse qualité – qui empoisonne et ravage la société. Elle est particulièrement virulente au niveau des classes pauvres. Ésotériquement, elle équivaut à la vérole dont il est question dans *Candide*.

Le Président Grandmorin, chef suprême d'un réseau de chemin de fer, est une allégorie créée par Zola. Ce personnage de *La Bête Humaine* finit par être assassiné dans un de ses trains par le mari d'une des femmes qu'il a séduites. Son caractère et celui de la société se révèlent aux lignes suivantes :

« ... l'affaire Grandmorin arrivait à point pour continuer l'agitation, les histoires les plus extraordinaires circulaient, les journaux s'emplissaient chaque matin de nouvelles hypothèses, injurieuses pour le gouvernement. D'une part, on laissait entendre que la victime, un familier des Tuileries, ancien magistrat, commandeur de la Légion d'Honneur, riche à millions, était adonné aux pires débauches ; de l'autre, l'instruction n'ayant pas abouti jusque-là, on commençait à accuser la police et la magistrature de complaisance, on plaisantait sur cet assassin légendaire, resté introuvable. S'il y avait beaucoup de vérité dans ces attaques, elles n'en étaient que plus dures à supporter. On voulait connaître la vérité pour la cacher mieux, s'il était nécessaire. » (Ch. IV)
La signification ésotérique du Président Grandmorin est abondamment suggérée. « C'était leur bon Dieu », disent certains observateurs (43). La décou-

verte de son cadavre sur la voie ferrée produit les commentaires suivants : « Ah ! nom de Dieu on dirait qu'on a saigné un cochon ! » (44) et, encore, « Nom de Dieu le cochon ! J'aurais dû courir le saigner tout de suite ». (45). Lorsque l'infidélité de son épouse se révèle à un mari trompé, c'est une bague, cadeau du « Bon Dieu » qui dévoile le mystère. L'anneau est « une vieille bague d'or, un serpent d'or à petite tête de rubis » porté « au même doigt » que l'alliance de la femme séduite (46). L'objet porteur de vérité est un serpent formant un cercle : l'emblème de la littérature ésotérique !

Proust ne manque pas d'inclure une personnalité jéhovique dans sa *Recherche du temps perdu*. Le domaine du maître Tout-Puissant est le Grand Hôtel de Balbec. L'établissement prétentieux qu'il dirige est le symbole transparent du monde judéo-chrétien. L'entrée mène à « des degrés couverts de tapis magnifiques ». Un nouvel arrivant peut se demander s'il « pénètre dans le Grand Hôtel de Balbec ou dans le temple de Salomon ».

« En bas, c'était l'élément masculin qui dominait et faisait de cet hôtel, à cause de l'extrême et oisive jeunesse des serveurs, comme une sorte de tragédie judéo-chrétienne ayant pris corps et perpétuellement représentée. » (À la Recherche du temps perdu, p. 774, Vol. II)

La connaissance géographique et historique de soi-même brille par son absence dans le microcosme du Grand Hôtel. Il n'y a guère que la « bonne compagnie » pour concevoir un rapport entre cette station balnéaire et le Baalbek d'outremer, site libanais de mystérieuses ruines. Le Grand Hôtel est fréquenté par de jeunes demi-dieux artificiels. Le manque de connaissance de soi-même est égalé par le manque de connaissance des personnes que l'on coudoie sans les connaître. C'est ainsi que l'on peut lire certains livres profonds sans pour autant les connaître et sans véritablement connaître leurs auteurs. Le Directeur de l'Hôtel écorche la langue.

Il faut constamment « traduire » son vocabulaire avarié pour que ses phrases aient un sens. Il semble s'agir ici d'une allusion à certaines Écritures qui exigent de lourds travaux d'interprétation. Malgré son apparence formidable, le Directeur vit dans la crainte des divinités supérieures de la hiérarchie hôtelière. Proust souligne ainsi le rang subalterne de Jehovah et de ses homologues dans diverses mythologies. L'identité phonétique des mots « autel » et

« hôtel » semble confirmer la signification ésotérique de l'établissement symbolique et de son maître rébarbatif.

Selon la coutume des « contrebandiers » littéraires, Proust fait parfois semblant de décourager tout lever de voile de son œuvre. Il va même jusqu'à déclarer que sa *Recherche du temps perdu* ne contient « pas un seul personnage à clef ». Ce qui ne devrait tromper personne. « Pas un seul » peut signifier « beaucoup ». Proust déclare également que le fait de « supprimer les personnages d'un roman serait un perfectionnement décisif » (47). Que resterait-il alors de son propre, énorme roman ?... une invitation tacite à explorer les possibilités allégoriques ? Le cas de Bergotte est significatif. Son identité est éventuellement, exotériquement dévoilée. Bergotte n'est autre que M. Anatole France. On peut donc supposer que certains autres personnages de la Recherche sont des masques. Ce qui, dans l'affirmative, serait l'inverse de la pratique classique. Au lieu de viser des abstractions ou des généralités, l'allégorie proustienne aurait alors pour cibles des personnes ayant véritablement existé. De même que Vigny se penche allégoriquement sur des personnages historiques, c'est-à-dire sur l'Histoire, Proust se pencherait alors sur les « grands littérateurs » qui « n'ont jamais fait qu'une seule œuvre » c'est-à-dire sur la Littérature des grands « contrebandiers ».

Il y a là tout un champ de recherche dont la dimension dépasse de beaucoup ce qui peut être suggéré ici. Il semble pourtant que certaines possibilités méritent d'être brièvement mentionnées :

Cottard pourrait-il être Rabelais ? Proust semble avoir taquiné le lecteur quand il présente dans le même passage le docteur et le « quart d'heure de Rabelais » (48). Ce dernier quart d'heure se retrouve d'ailleurs vers la fin du chapitre intitulé Sodome et Gomorrhe.

« J'entends bien, ... que, pour parler comme Maître François Rabelais, vous voulez dire que je suis moult sorbonagre, sorbonicole et sorboniforme. Pourtant, tout autant que les camarades, j'aime qu'un livre donne l'impression de la sincérité et de la vie, je ne suis pas de ces clerks... Le quart d'heure de Rabelais, interrompt le docteur Cottard avec un air non plus de doute, mais de spirituelle assurance. » (À la Recherche du temps perdu, p. 1051, Vol. II). M. de Norpois pourrait-il être Montaigne ? Son nom, qui peut suggérer le

Pôle Nord, pourrait se traduire par le mot « Montagne », lequel, d'après H. P. Blavatsky, désigne l'étoile polaire au niveau astronomique (49). M. de Norpois est évoqué « au retrait ». Il a une réputation de « peste », détail qui rappelle l'épisode de la peste à Bordeaux.

Le Monsieur qui a des étouffements pourrait-il être Émile Zola ? L'admirateur le plus sincère de l'auteur de *L'Assommoir* finit par anticiper lors de chaque *crescendo* émotif les mots suivants – qui ne manquent jamais de venir : « elle étouffait ». Cette maladresse – probablement voulue – peut servir à illustrer la manière dont « les grands littérateurs » qui « n'ont jamais fait qu'une seule œuvre » savent rire d'eux-mêmes et parfois même, se caricaturer. Ce sont en effet, comme le dit Saint-Exupéry, des « étoiles qui savent rire ».

Saint-Loup pourrait-il être Alfred de Vigny ? Ses discours sur la composition d'un corps d'armée peuvent-ils se rattacher à *Servitude et Grandeur Militaire* ? L'évocation suivante de son visage, de son lignage et de ses intérêts le suggère :

« À le bien regarder, je me rendais compte combien l'ossature énergique de son visage triangulaire devait être la même que celle de ses ancêtres, plus faite pour un ardent archer que pour un lettré délicat. Sous la peau fine, la construction hardie, l'architecture féodale apparaissaient. Sa tête faisait penser à ces tours d'antiques donjons dont les créneaux inutilisés restent visibles, mais qu'on a aménagées intérieurement en bibliothèque. » (À la Recherche du temps perdu, p. 819, Vol. I)

Le passage dans lequel Marcel reçoit des mains de Saint-Loup un châle symbolique semble avoir trait au rite par lequel se transmet la mante d'un prophète : en ce cas de Vigny à Proust.

Legrandin peut-il signifier Voltaire ? L'*alter ego* proustien du « Sage de Femey » est souvent désigné par certaines expressions. C'est ainsi que son air candide et ingénu est mentionné à maintes reprises. Il en est de même de l'adjectif mondain. Ce dernier mot rappelle le poème intitulé *Le Mondain* dans lequel Voltaire évoque avec humour le dénuement de nos véritables premiers parents. Ces êtres éthérés n'avaient nul besoin de possessions matérielles ou de services tels que ceux du célèbre cuisinier Martialo.

« *Legrandin* » – dont le nom suggère, faiblement, la grandeur véritable – est même soupçonné de résider sur notre planète à titre de réincarné volontaire. Il y a là probablement un salut aux premières lignes de *Micromégas*, au visiteur de *Memnon* ainsi qu'à certains vers du *Poème sur le Désastre de Lisbonne*. L'identité voltairienne de « *Legrandin* » semble être suggérée par Proust dans le passage suivant de la Recherche :

« *Avant d'arriver chez Saint-Loup, qui devait m'attendre devant sa porte, je rencontrais Legrandin, que nous avions perdu de vue depuis Combray et qui, tout grisonnant maintenant, avait gardé son air jeune et candide. Il s'arrêta. – 'Ah ! vous voilà, me dit-il, homme chic, et en redingote encore ! Voilà une livrée dont mon indépendance ne s'accommoderait pas. Il est vrai que vous devez être un mondain, faire des visites ! Pour aller rêver comme je le fais devant quelque tombe à demi-détruite, ma lavallière et mon veston ne sont pas déplacés. Pendant que vous irez à quelque five o'clock, votre vieil ami sera plus heureux que vous, car seul dans un faubourg, il regardera monter dans le ciel violet la lune rose. La vérité est que je n'appartiens guère à cette terre où je me sens si exilé ; il faut toute la force de la loi de gravitation pour m'y maintenir et que je ne m'évade pas dans une autre sphère. Je suis d'une autre planète. Adieu. Ne prenez pas en mauvaise part la vieille franchise du paysan de la Vivonne qui est aussi resté le paysan du Danube. » (À la Recherche du temps perdu, p. 153-54, Vol.II)*

Mme Blavatsky est-elle représentée dans la Recherche proustienne ?

Eloa est un poème de Vigny dont le sujet est la réincarnation volontaire. L'un des vers du poème est cité par Proust relativement à une mystérieuse Princesse Russe : la Princesse Sherbatoff.

« *Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours.* »

Les antécédents de la dame paraissent douteux... et sont doutés par de nombreuses personnes. Sa personnalité semble correspondre à l'image populaire de Mme Blavatsky : femme vénérée par une poignée de disciples mais suspecte aux yeux de la majorité. L'apparence de la Princesse dans un petit train – le tortillard d'intérêt local – pique la curiosité de « Marcel » qui la prend immédiatement pour « *une maquerelle en voyage*. Sa figure, ses

manières le criaient » (50). L'ironie proustienne voile l'idée d'un « *poisson* » symbolique, DAG, un Sauveur. Le « voyage » de la dame s'effectue au moyen de « roues » ou cycles. Le symbolisme de la prostitution suggère la réincarnation volontaire. On note d'ailleurs que la Princesse semble vivre selon « *une règle qu'on s'impose* » plutôt que selon « *une nécessité qu'on subit* » (51). Ce qui revient à définir la réincarnation volontaire. (Le même Grand Sacrifice est consenti par Saint-Yves dans *L'Ingénu* de Voltaire, au Chapitre XVII intitulé *Elle succombe par vertu* c'est à dire par force véritable ou spiritualité. La déchéance apparente de Saint-Yves est en réalité un triomphe qui libère de sa prison l'Humanité Souffrante.)

La grande dame russe est considérée par ses admirateurs comme un « *idéal* » « *longtemps cru inaccessible* » (52). L'ironie relative à la « *maquerelle en voyage* » dont la profession « *crève les yeux* » peut s'expliquer au passage suivant des *Mémoires* de H. P. Blavatsky. Les commentaires de l'auteur sur l'attitude de sa famille et de ses associés sont valables non seulement pour elle mais aussi et surtout pour les « *contrebandiers* » qui utilisent le même procédé de camouflage érotique :

« *Si j'avais été une commune p..., ils auraient préféré cela à mon étude de l'occultisme... Je dirai tout ce que j'ai fait, pendant les vingt ans et plus où je me suis moquée du qu'en dira-t-on ?, et pendant que je couvrais toutes les traces de ce qui m'occupait réellement (c'est-à-dire les sciences occultes), par considération pour ma famille et mes relations, qui m'auraient alors maudite. Je vais raconter comment, dès ma dix-huitième année, j'ai essayé de faire parler de moi et je dirai comment tel ou tel homme fut mon amant, ainsi que des centaines d'autres.* » (*Mémoires Personnels* de H. P. Blavatsky, compilés par Mary K. Kneff, p. 173)

La Princesse Sherbatoff, « *brouillée avec sa famille, exilée de son pays* » (53), ne consent à fréquenter que de rares personnes telles que la baronne de Putbus à laquelle elle est étroitement liée. Elle est également liée à Vigny par l'intermédiaire du poème cité plus haut.

L'unique valeur, à la fois dissimulatrice et révélatrice, de l'amour terrestre est souvent suggérée par les écrivains qui l'exploitent. Le lecteur occidental typique est friand de gaillardises et songe rarement à chercher plus loin lors-

qu'il en trouve dans un livre. « *Levez un peu vos esprits de terrienne pensée !* » nous dit alors Rabelais. « *Nous perdons un temps précieux sur une piste absurde* », nous dit alors Proust « *et nous passons sans le soupçonner à côté du vrai* » (54). Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier en lisant les œuvres des « contrebandiers » littéraires qui emploient la même algèbre verbale pour transmettre leur message.

S'il est vrai que des écrivains tels que Rabelais, Voltaire et Vigny sont les sujets masqués de la Recherche proustienne, comment peuvent-ils se trouver rassemblés à titre de contemporains ? Tout le monde sait que Rabelais appartient au XVI^e siècle, Voltaire au XVIII^e et Vigny au XIX^e. Or, la « contrebande » de ces individualités est la même au cours des siècles. Leur essence ou réalité véritable est donc « hors du temps ». On peut dire de même – comme le fait « *Albertine, allégorie de l'œuvre de Proust* » (55) que le tortillard d'intérêt local est lui aussi « hors du temps » à cause de la lenteur de ses « innombrables détours ». Dans le cadre de l'évolution cosmique, il s'agit d'un cycle secondaire de la période historique du monde judéo-chrétien. C'est pourtant de cet engin de transport en commun – mineur et important – que peut venir le salut du monde en question.

Dans une historiette intitulée *Le Proverbe* Marcel Aymé esquisse le portrait de M. Jacotin, père de famille jéhovique, malheureusement assez typique. Sa situation sociale modeste ne ressemble pas à celle de John Bell, industriel riche. Mais l'inspiration jéhovique est la même. C'est un tyran domestique qui se délecte des « fautes » des membres de sa famille. La lueur de joie qui passe dans ses yeux lorsqu'un prétexte d'explosion se présente ne passe pas inaperçue de Lucien, son fils. M. Jacotin convoite les palmes académiques et se lance avec ferveur dans la rédaction d'un devoir de français qui devrait être fait par son enfant :

« *Donne. Je vais écrire moi-même. C'est plus commode que de dicter.* »

« *Fiévreux, il se mit à écrire d'une plume abondante. Les idées et les mots lui venaient facilement, dans un ordre commode et pourtant exaltant, qui l'inclinait au lyrisme. Il se sentait riche, maître d'un domaine magnifique et fleuri.* »

Le chef d'œuvre de M. Jacotin est éventuellement ridiculisé par le maître

d'école surpris par « le ton endimanché » du texte, ton auquel les travaux de son élève ne l'ont pas habitué. Il cite le fameux papier en parfait exemple à ne pas suivre. Il note également que l'auteur de l'écriture frauduleuse a « *trouvé le moyen de remplir six pages en restant constamment en dehors du sujet* ».

Le théâtre de l'absurde est un miroir, moins déformant qu'il ne semble, de l'humanité « Westphalienne » au début de la seconde moitié du vingtième siècle. Dans une pièce bien connue, deux personnages bizarres, Vladimir et Estragon, attendent un particulier nommé Godot. Au premier abord, l'attente semble vaine. Le second et dernier acte s'écoule sans que le fameux Godot daigne paraître. L'apparition – inattendue celle-là – qui se produit réellement est celle d'un certain Pozzo diabolique accompagné de son esclave ironiquement nommé Lucky, mot qui signifie « fortuné » ou « veinard » en anglais. Pozzo est une allégorie du Dieu de l'Ancien Testament. Son nom Italien qui signifie « puits » ou « fosse », parfois utilisé comme équivalent de « toilette » ou « fosse d'aisances », reflète l'opinion des « contrebandiers » ésotériques sur le prétendu Être Suprême et sur son établissement spirituel. La suggestion de fosse d'aisances semble confirmée par la mention d'un endroit « *au fond du couloir, à gauche* ». Ce qui n'empêche pas Pozzo de se présenter en tant qu'être divin aux êtres inférieurs créés « à son image ».

« *Vous êtes bien des êtres humains cependant. (Il met ses lunettes)... À ce que je vois (Il enlève ses lunettes,) de la même espèce que moi. (Il éclate d'un rire énorme). De la même espèce que Pozzo ! D'origine divine !* »

L'identité ésotérique de Pozzo est également suggérée par la comparaison transparente qu'il fait lui-même entre sa propre personne et celle du seigneur jéhovique de Thunder-ten-tronckh. L'esclave qu'il désire vendre aurait pu être traité par lui comme Candide banni du Paradis Terrestre :

« *Au lieu de le chasser, comme j'aurais pu, je veux dire au lieu de le mettre tout simplement à la porte, à coups de pied dans le cul, je l'emmène, telle est ma bonté, au marché de Saint Sauveur, où je compte bien en tirer quelque chose. À vrai dire, chasser de tels êtres, ce n'est pas possible. Pour bien faire, il faudrait les tuer.* »

Lucky est systématiquement bafoué par Pozzo qui lui prodigue les insultes,

Quelques présences allégoriques
en littérature ésotérique française (3^e partie)

l'appelant « porc » et « charogne ». Il peine et porte un lourd fardeau sous la menace constante du fouet de son maître. Sa dégradation totale est symbolisée par la corde que tient Pozzo et que l'esclave porte au cou, comme un animal en laisse. Le nom de Lucky est donc diamétralement opposé à sa condition de victime incessamment torturée.

Un tel renversement des pôles de la réalité reflète l'état de choses nécessaire dans les bas-fonds d'un cycle évolutionnaire. Le sort de Lucky est donc inévitable pour tout esclave d'un être comme « Pozzo » qui est aux antipodes du bon sens, de la décence, de la vérité en général et de la justice karmique en particulier. La soumission – forcée ou non – au Dieu de l'Ancien Testament et à son établissement ressemble au jeu de « Roulette Russe ».

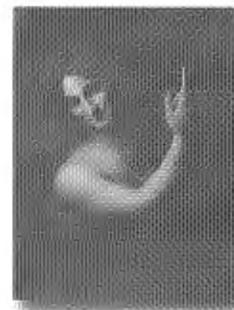
Le « Dieu » prodigue faveurs et châtements de manière capricieuse. Ceux qui l'adorent et le servent font un pari dangereux. Ceux qui misent sur sa bonté et sa justice risquent d'être cruellement déçus comme le montre par exemple l'histoire de la « Fille de Jephthé ».

- 37 Daphné, Ch.3
- 38 The Secret Doctrine, p. 420, Vol. II
- 39 Ibid., p. 414, Vol. II
- 40 Isis Unveiled, p. 515, Vol. 2
- 41 Le Taureau blanc, Ch. VIII
- 42 The Secret Doctrine, p. 618, Vol. I
- 43 La Bête humaine, Ch. III
- 44 Ibid., Ch. III
- 45 Ibid., Ch. IV
- 46 Ibid., Ch. I
- 47 À la Recherche du temps perdu, p. 85, Vol. I
- 48 Ibid., p.200, Vol. I
- 49 The Secret Doctrine, p. 357, Vol. II
- 50 À la Recherche du temps perdu, p. 858, Vol. II
- 51 Ibid., p. 878, Vol. II
- 52 Ibid., p. 877, Vol. II
- 53 Ibid., p. 877, Vol. II
- 54 Ibid., p. 100, Vol. III



Les deux Saint-Jean (suite)

Par François Bertrand



François Bertrand, l'auteur de l'étude très documentée intitulée « Les deux Saint-Jean », publiée intégralement l'an dernier dans notre revue « L'Initiation », nous adresse le texte d'une 'Annexe III' que nous sommes heureux de vous présenter aujourd'hui : il peut donner matière à réflexions...

ANNEXE III

Cette annexe est consacrée à la dernière lettre de l'alphabet : « Z » et à diverses considérations autour de cette lettre curieuse et de ses relations avec les deux Saint-Jean.

Jacques Fontaine dans son ouvrage sur les hauts-grades de la Franc-Maçonnerie : *L'Essor du Maître Secret au Grand Elu de la Voûte Sacrée*, éditions Detrad, 1997, attire l'attention du lecteur sur l'importance de la lettre Z (pages 94 et 95).

Cette lettre « Z » figure en effet sur le tablier, ou l'écharpe, ou le bonnet, suivant l'obédience, donc des décors du quatrième grade de plusieurs rites, dont le Rite Ecossais Ancien et Accepté, celui de Maître Secret. Cette lettre est quelquefois représentée au centre de l'Etoile à cinq branches, le pentagramme.

C'est l'initiale de Zizon et l'on indique que ce mot signifie balustrade et cette balustrade constitue une limite au delà de laquelle on ne peut aller. Elle est une barrière qui limite aussi un avant et un après.

Zizon redouble le « Z ». C'est aussi le cas d'un mot semblable utilisé dans certains rituels du même grade : Ziza. Dans les deux cas le Z est la septième lettre de l'alphabet hébreu : zaïn, et son nom symbolique répond à sa forme : arme, hache. Elle est aussi associée à l'instantanéité des choses, donc ce qui apparaît ou se manifeste soudainement comme l'éclair et le tonnerre. Et, bien sûr, Ziza a pour sens traditionnel celui lié à la forme du Z : la foudre...

La lettre Z est donc la dernière lettre dans nos alphabets occidentaux : elle termine le cycle et correspond au point zéro, là où la courbe traverse la ligne des abscisses et bien entendu après ce point un nouveau cycle commence, que ce soit en-dessous de la ligne des abscisses ou au-dessus. Il s'agit, répétons-le, d'une transition, du passage rapide ou quasi-instantané d'un avant à un après. Z constitue la fin assumée car on ne peut aller plus loin... Et, d'un autre point de vue, c'est comme si la hache avait coupé le fil de la manifestation en question, un élément nouveau ne permettant plus d'aller plus loin ou plus avant. Et c'est bien le cas de la foudre...

La lettre Z se retrouve dans un certain nombre de noms propres. C'est tout d'abord celle qui débute le nom du grand dieu de la Grèce antique : Zeus. Celui-ci utilise la foudre et l'éclair dont la nature est le feu. Rappelons que Zeus est le Maître des dieux et c'est à ce titre qu'il utilise et met en œuvre suivant les besoins le « Feu du Ciel ». Souvenons nous que le Deutéronome définit le Dieu d'Israël comme « Feu » : « *L'Éternel, ton Dieu, est un Feu dévorant, un Dieu ardent* » (Deutéronome, ch. 4, v. 24). Pour en revenir à Zeus, remémorons- nous le mythe de Sémélé : lorsque Sémélé, la fille du roi de Thèbes, Cadmus, voulut effectivement connaître la nature véritable de son divin amant, Zeus, dans toute sa gloire et toute sa puissance, elle fut instantanément foudroyée...

Un célèbre personnage bien connu de roman : Zorro, nomen signifiant renard, et dont le nom véritable est Don Diego de La Vega, se montre le justicier masqué et le défenseur de la liberté qui agit avec l'instantanéité de l'éclair pour accomplir son œuvre de justice auprès des populations opprimées.

Dans cette liste de personnages dont l'initiale est Z citons encore brièvement Zarathoustra, le grand prophète, Zachée, le publicain, qui, passée la crucifixion du Maître, partit, dit la tradition, pour évangéliser la Provence, Zosime, prêtre et moine de Palestine qui transforma la vie de Marie-l'Égyptienne, Zizka de Trucnow héros militaire national de Bohème (1370 - 1424) qui, devenu aveugle, n'abandonna pas pour autant le commandement de son armée, et enfin Zwingli, le grand réformateur suisse qui abandonna sa cure pour apporter son insistante contribution à la Réforme (1484 - 1531) et mourut de ses blessures à la bataille de Cappel.

Après cette longue introduction, digression peut-être, revenons à nos deux Saint-Jean...

Le premier Jean-le-Baptiste s'appelle en hébreu lôhanan-bar-Zékarya, le fils de Zacharie, et Jean-l'Évangéliste c'est lôhanan-bar-Zébadya, le fils de Zébédée, surnommé le « Fils du Tonnerre », celui qui voulait que Jésus fit tomber le feu sur les Samaritains inhospitaliers (Évangile selon Saint-Luc, ch. 9, v. 54). Signalons que *Zékarya* en hébreu signifie mémoire de Dieu et *Zébdaï* serviteur de Dieu. On le voit tous les deux sont « fils de Z », fils de la foudre. Le premier clôt l'« Ancienne Alliance » et le second ouvre la « Nouvelle Alliance », la « Loi de Grâce » apportée par l'irruption dans le monde du « Verbe incarné », le « Fils de Dieu », le vrai « Roi d'Israël », l'Être fabuleux et sublime, l'oïnt du « Feu du Père », aux « deux natures », toutes deux actives dans le monde physique ordinaire.

Autrement dit les « deux Saint-Jean » sont sur le plan linguistique bien marqués par la foudre, le Z, le Feu Divin, le premier terminant le cycle ancien et le second ouvrant le suivant. Ce Feu qui est descendu des Plans Divins, issu de la Volonté et de la Puissance divines marque donc bien, en fin de compte, cette époque extraordinaire et c'est le « Feu » incarné qui patronne les deux autres, constituant à eux trois un efficace triangle de forces sur lequel s'appuie le Père. C'est en quelque sorte un puissant tétraèdre dans l'espace...

Cette analyse apparaîtra simpliste aux yeux de certains et pertinente aux yeux d'autres...mais, sans doute elle enrichira notre compréhension des « deux Saint-Jean »...





Yves-Fred Boisset a lu pour vous



Poursuivant leurs recherches et leurs études sur Monsieur Philippe, les éditions du « Mercure Dauphinois » publient *Les carnets de Victoire Philippe*¹.

Victoire était la fille aînée de Monsieur Philippe. Celui-ci avait épousé Jeanne Landar le 6 octobre 1877 et Victoire naquit onze mois plus tard, le 11 novembre 1878. Un second enfant devait arriver dans le foyer trois ans après ; il devait être emporté par une épidémie de variole après seulement quelques mois de vie.

Entourée de parents qui lui vouaient une véritable adoration, Victoire vécut une enfance choyée, protégée et heureuse. En 1896, un jeune médecin tout juste nanti de son doctorat se rend à Lyon aux fins d'y rencontrer Monsieur Philippe et de vérifier, non sans scepticisme, la réputation de mage qui l'escortait déjà. Ce jeune médecin se fera connaître plus tard dans les milieux spiritualistes et ésotériques sous le nom de Marc Haven. Il fut doublement séduit par cette rencontre : d'abord par le Maître dont il reconnut les dons merveilleux en matière de guérison, ensuite par Victoire dont il devint amoureux et qu'il épousa le 2 septembre 1897.

Celle-ci n'avait alors que dix-huit ans et n'avait plus que sept ans à vivre. Le 29 août 1904, elle succombera presque subitement, victime d'un mal dont on ne pouvait, à l'époque, déceler les causes.

On sait que, quelques années plus tard, après la disparition de Papus, en octobre 1916, Emmanuel Lalande (Marc Haven), gendre de Monsieur Philippe, veillera à l'éducation de Philippe Encausse et patronnera ses études de médecine.

Témoin privilégiée des actions de son père, Victoire avait consigné dans trois carnets ses paroles. Ce sont les notes des deux premiers carnets qui sont publiées aujourd'hui avec une introduction de Philippe Colin dont l'attachement à la mémoire du Maître est bien connue de nos lecteurs au travers de nombreux articles parus dans notre revue.

¹ Les carnets de Victoire Philippe, éd. « Le Mercure Dauphinois », décembre 2006 – 112 pages, 12,50 €.

Le même éditeur propose un essai très savant de Grégoire Brissé sur l'alchimie : *Traité de la voie sèche*².

Aux lecteurs qui, comme moi-même, savent fort peu de choses sur la science alchimique, ce traité est de nature à apporter quelques notions que l'on considère généralement ardues et qui, nous rassure l'auteur dans son introduction, est... simple. Avec une plume alerte, Brissé nous avertit sans détours que son ouvrage n'est pas destiné à nous faire pratiquer l'alchimie mais à nous expliquer en quoi elle consiste. Il écrit ces lignes sans équivoque : « *De notre point de vue, l'art transmutatoire ne devrait être abordé, dans la majorité des cas, qu'à titre documentaire. Comme l'on consulte, assis dans un bon fauteuil, un livre illustré sur l'alpinisme alors que l'on éprouve une terreur du vide.* » Un index alphabétique nous permet de nous familiariser avec la terminologie de l'alchimie.



Francis Ducluzeau nous invite à jeter « *un regard initiatique sur les grands thèmes de la Bible* ». Sa recherche ésotérique l'a conduit *Aux sources du Volume de la Loi sacrée*³. Citant Daniel-Rops, l'auteur rappelle que « *par nature, la Bible est le reflet de la conscience que l'homme a de la Tradition et qu'elle est enracinée au cœur de notre culture occidentale et judéo-chrétienne...* » (page 452). Dans son avant-propos historique, Francis Ducluzeau expose la substance historique et symbolique des trente-neuf livres de l'Ancien Testament (de la Genèse à Osée) et des

vingt-sept livres du Nouveau Testament (de l'Évangile de Mathieu à l'Apocalypse de Jean), cette nomenclature étant suivie par un tableau synoptique des principaux événements historiques contemporains des textes de la Bible.

² Grégoire Brissé, *Traité de la voie sèche, alchimie*, éd. Le Mercure Dauphinois, novembre 2006 – 128 pages, 18,20 €.

³ Francis Ducluzeau, *Aux sources du Volume de la Loi sacrée*, Dervy, 2007 – 480 pages, 22 €.



L'auteur n'oublie pas, et cela n'est pas négligeable à notre époque où s'opposent évolutionnistes et créationnistes, de prévenir le lecteur d'un malentendu trop courant qui entache la lecture de la Bible dont il faut prendre les textes dans leur sens symbolique. « *Il faut en lire certaines parties comme un précieux recueil de mythes et de symboles et surtout pas comme un ensemble de documents historico-scientifiques* » (page 43). Il va de soi que si l'on n'observe pas cette recommandation fondamentale, on prend le risque de ne rien comprendre à la Bible. Aussi, l'auteur, dans cette optique, nous explique-t-il les grands symboles initiatiques qu'elle enferme et qui sont, pour le cherchant, autant de sources de réflexion.



Restant dans la même perspective, André Deghaye nous initie aux « *Nombres et harmoniques dans la Bible et dans l'Art chrétien du Moyen Âge et de la Renaissance* ». Cette étude remarquable par sa documentation et la richesse de son iconographie est rassemblée sous le titre générique *Le Nombre du Fils*⁴.

Dans la préface qu'il a consacrée à ce livre, Antoine Faivre souligne que le travail d'André Deghaye est destiné à la fois aux « *curieux d'histoire de l'arithmologie* », aux « *hébraïsants lecteurs de l'Ancien Testament et de la littérature kabbalistique* », aux « *explorateurs d'œuvres picturales, sculpturales et musicales, à l'intérieur desquelles ils soupçonnent qu'un secret est enclos* » (page 11).

Voilà donc un large public pour cet ouvrage magistral qui apporte un éclairage nouveau sur des œuvres dont la beauté le dispute à la force du message qu'elles véhiculent et que l'on ne voit pas toujours. Point n'est besoin d'être un grand spécialiste en arithmologie pour suivre le propos de l'auteur qui se fonde sur le Nombre d'or, l'alphabet hébreux et les harmoniques dans l'art religieux. À sa suite, nous pénétrons dans un monde merveilleux où les créations artistiques nous parlent et nous invitent à la méditation.

Le GEIMME (Grupo de estudios e investigaciones martinistas & martinistas de España – Groupe d'études et de recherches martinistes et martiné-

⁴ André Deghaye, *Le Nombre du Fils*, Dervy 2007 – 200 pages, 18 €.

sistes d'Espagne) a rassemblé en une anthologie les manifestations et conférences dont il a été le maître d'œuvre. D'octobre 2003 à décembre 2006, les multiples activités de ce groupe démontrent son dynamisme et son éclectisme. Ayant eu moi-même la joie et l'honneur de partager plusieurs fois les travaux de ce Groupe à Madrid, je puis témoigner de l'excellent esprit qui y règne et du vrai désir de ses membres d'approfondir la pensée des Maîtres Passés et de perpétuer une Tradition qui nous est chère. Naturellement, cet ouvrage est rédigé en langue castillane, mais tout Français un tant soit peu cultivé peut être en mesure de le lire.

Les revues

« *LES AMITIÉS SPIRITUELLES* », n° 228, oct. 2006 – 14, rue Campo Formio 75013 Paris. Dans cette livraison trimestrielle, nous trouvons une intéressante présentation par Pierre Rano de saint Benoît Joseph Labre « *le vagabond de Dieu* ». Vivant, en plein 18^e siècle, en-dehors de la société des humains, il voua sa vie à la prière et à la recherche de Dieu, ce qui l'emmena d'Artois où il naquit jusqu'à Rome où il finit ses jours à l'âge de trente-cinq ans. Exemple de foi et de piété, il ne put jamais s'intégrer à une communauté monastique, d'où sa réputation de vagabondage.

« *ATLANTIS* », n° 426, 3^e trim 2006 – 30, rue de la Marseillaise 94300 Vincennes. Le thème central de ce numéro tourne autour de la spiritualité des Slaves, « *une histoire entre ombre et lumière* », nous dit Martine Boudet, rédactrice de cette étude. À l'heure où les nations de culture slave rejoignent l'Europe occidentale, il est bon de s'interroger sur les « *pilliers de la slavité* » et de tenter de savoir « *quelle pierre cette culture peut apporter à l'édifice de la civilisation mondiale* ». C'est à ces questions que Martine Boudet s'emploie à répondre en se basant sur le patrimoine linguistique et religieux du monde slave. Par ailleurs, Henri Bodard, le rédacteur en chef de cette revue, revient sur « *Les grands événements de la vie de Paul Le Cour* », fondateur d'Atlantis.

« *Le maillon de la chaîne maçonnique* », n° 95 & 96, sept. et déc. 2006 – 47 rue La Condamine 75017 Paris. Malgré son titre, cette revue ne s'adresse pas exclusivement aux membres de l'Ordre maçonnique mais, par l'éclectisme des sujets qu'elle traite, à un public intéressé par la Tradition dans son acception la plus large. Une large part y est faite à l'histoire de l'Ordre, malheureusement mal connue et détournée par nombre d'auteurs peu curieux de vérité.



Daniel Steinbach a écouté pour vous

1. Racines et rythmes

☼ SWEET DROP – HUMAN NATURE – NAÏVE

Si vous avez l'occasion de le trouver, il s'agit d'un vieux (1997) titre de techno (classé House, mais pour moi, il devrait être classé Trance) créé par un groupe espagnol, sur la base d'un chant qui semble d'origine soufie ou hindoue, il dure de 7 à 9 minutes (parfois, même 4 minutes), selon les versions. Il est souvent repris au sein de compils de type « dancefloor² ».

2. Musiques à grande amplitude, dramatiques, emphatiques, émotionnelles



☼ HANS ZIMMER – MUSIQUE DU FILM « DA VINCI CODE » – DECCA RECORDS

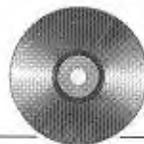
De belles musiques amples, de type symphonique, avec chœurs ou soliste soprano, mais aussi de grandes envolées lyriques, laissent planer l'imaginaire. Des phases plus calmes de violon amènent un repos momentané. Des percussions accompagnent cette musique au climat mystérieux, parfois légèrement inquiétant (un peu comme celle du Seigneur des Anneaux), en d'autres moments plus rassurant. Mon titre préféré, est la 7e plage du CD, « Salvete Virgines », chœur à plusieurs voix de femmes, parfois sur un fond de voix d'hommes. Il s'agit d'un « bonus track », c'est-à-dire qu'on n'a pas entendu ce très beau morceau pendant le film ; ce dernier titre peut également être utilisé au cours de méditation profonde ou veillée de prière.

3. Musiques ethniques ou religieuses, ouverture au Sacré



☼ LA ROZA ENFLOREZE – « LA VIDA ES UN PASAHE » – PAVANE RECORDS

Je vous avais parlé précédemment du premier CD de ce groupe de 5 musiciens et chanteurs domiciliés en Belgique. Leur second *opus* est tout aussi beau que le premier, des chants traditionnels judéo-espagnols (sépharade signifie espagnol en hébreu), d'une grande sensualité chantent la vie de cette période faste pour le sud de l'Espagne. Nous voici en plein sous le soleil méditerranéen, avant que la « reconquista » des intolérants rois catholiques ne vienne tout gâcher.



☼ DIVNA ET LE CHEUR MELODI – « MYSTÈRES BYZANTINS » – SOUFFLE D'OR

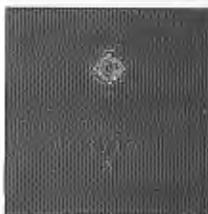
Divna possède une voix cristalline forte et volontaire. Elle accompagne dans les églises serbes les rites orthodoxes. Sur ce CD, nous avons différents chants de sa voix si claire, rebondissant sur les voûtes des églises, amplifiant l'atmosphère sacrée et recueillie. C'est très beau ! <http://www.souffledor.fr>

4. Phase d'intériorisation, relaxation, méditation



☼ SUSSA DEYHIM – « MADMAN OF GOD » – CRAMWORLD

Le sous-titre de ce CD est « Divine Love Songs of the Persian Sufi Masters ». Chantés par une dame Iranienne habitant New York, sa voix, contenante mais aussi chatoyante me rappelle celle de Tamia Valmont dont je vous avais parlé précédemment. La magie d'une spiritualité Orientale se développe tout au long des huit titres, envoûtants, presque hypnotiques pour certains, de cet album. J'ai particulièrement remarqué le 3^e titre (« Daylaman », tiens tiens !) que l'on peut utiliser aussi pour des méditations profondes.



☼ DELEYAMAN – « 3 » – NECH

Un pur délice que ce CD, plus intimiste que les précédents. Aret et Béatrice, de leurs voix chaleureuses, chuchotent à nos oreilles et développent la magie propre à ce groupe tout au long de ce CD. Trois musiques traditionnelles, suédoise (comme Mia, percussionniste du groupe), turque et arménienne. Les autres titres ont été composés par le groupe sur des paroles arméniennes pleines de nostalgie, rendue par les mélodies et les instruments tant traditionnels qu'actuels. <http://www.deleyaman.com>, chez votre disquaire et <http://www.japel.org>.

☼ KATIA VAN LOO – « PLUIE DE PERLES ». Harpe et voix.

Tous les titres sont composés par cette soliste connue en Belgique, tant pour la harpe classique que pour la harpe celtique. L'album porte bien son nom : une pluie de perles s'élève, cristallines, de jolies mélodies, Katia, ce sont des voiles de bulles, s'élevant au sein d'une bouteille d'eau gazeuse, c'est une légèreté extrême au bout de ses doigts de fées et c'est parfois une voix fine et contenante que l'on attend et qui nous rassure. Tout un imaginaire peut se laisser



développer sur cette musique précieuse et délicate. <http://www.harpe.be>, rubrique « Actualité, concerts ».



☀ **CD + JEU DE CARTES - « EFFLEUREMENT »**

Une nouvelle compilation produite par Prikosnovénie, sur le thème du Mystère féminin dans une magnifique pochette aux couleurs chaudes, conçue et réalisée par Sabine Adélaïde. Des voix du monde entier chantent la féminité, chanteuses produites habituellement par le label breton (Fleür d'Ukraine, Irfan de Bulgarie, Pinkruba de Slovénie, Louisa John Krol d'Australie, etc.) mais

également Loreena Mc Kennitt, la chanteuse celte du Canada. Tout au long de ce CD attachant, se développe l'atmosphère féérique chère à prikosnovénie et qui nous enchante. De plus les 17 cartes à tirer, sur les valeurs féminines, œuvres d'art dessinées avec goût par Sabine, sont un véritable outil d'ouverture à l'inconscient (cher à C. J. Jung). Vous pouvez entendre les extraits sur <http://www.prikosnovenie.com>



☀ **SHEILA CHANDRA - « ABONECRONEDRONE » - REAL WORLD**

Cette dame d'origine indienne habitant Londres nous donne à entendre une musique douce, contenante. Au début je pensais qu'il s'agissait de musique électronique, eh bien non, ce sont bien des instruments acoustiques que l'on entend, dont de la cornemuse (bag pipes) des percussions douces, des voix, du chant, par moment des mantras. Une atmosphère étrange, hypnotique mais toujours maternelle, comme un berceement, se développe et nous envoûte. À utiliser aussi en méditation profonde.



☀ **IBRAHIMA GALISSA, MARC LIEBESKIN, CHRISTOPHE ERARD - « TAFFETAS (KORA) » - MOST RECORDS**

Un percussionniste et un violoncelliste suisses jouent avec ce grand musicien sénégalais de kora (ou cora, harpe africaine dont la caisse de résonance était à l'origine une carapace de tortue). Les notes s'élèvent cristallines et claires - le ton du CD est joyeux, parfois légèrement nostalgique. Cela me rappelle, avec d'autres instruments, les musiques de Bau, les musiciens de la chanteuse Césaria Evora du Cap-Vert. Il s'agit aussi là d'une pluie de perles.

1953-1-4-6	1954-1-2-3	1955-1-3-4
1956-1-	1957-1/2-3/4	1958-1
1959-1	1960-1-2-3-4	1961-1-2-3-4
1962-1-3-4	1963-1-2-3-4	1964-1-2-3-4
1965-1-2-4	1966-1-2-3-4	1967-
1968-1-2-3-4	1969-4	1970-1-2-3-4
1971-2-3	1972-1-2-3-4	1973-1-2-3-4
1974-1-2-4	1975-1-2-3	1976-1-2-3-4
1977-1-2-3-4	1978-1-2-3-4	1979-1-2-3-4
1980-1-3-4	1981-1-2-3-4	1982-1-2-3-4
1983-3	1984-1-2-3-4	1985-1-2-3
1986-1-2-3	1987-1-2-3-4	1988-1-4
1989-1-2-3-4	1990-2	1991-1-2
1992-2-3-4	1993-2-4	1994-
1995-	1996-	1997-1-3-4
1998-4		2000-3-4
2001-1-2-3	2002-2-3-4	2003-3-4
2004-2-3	2005-1-2-3-4	2006-1-2-3

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)

À partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €.

Pour les numéros qui ne sont plus disponibles, il est possible de commander des photocopies au même prix et aux mêmes conditions.

Ces numéros épuisés figurent en italique dans le tableau ci-dessus.

SOMMAIRES 2006

N° 1 - Éditorial - Au revoir, Jacqueline, par Y.F. Boisset - Une étoile disparaît, par Michel Léger - La Pierre, poème de MF Turpaud dédié à Jacqueline Encausse - Les visiteurs de François, conte de Jacqueline Encausse - Conférence ésotérique de M. le docteur Papus (1^{re} partie) - Le Crocodile et les chants de Maldoror, par Patrick Négrier - Gérard de Nerval, l'éternel féminin, par Dominique Dubois - Le Temple, par *** - Le Clergé, poème de Carl Christaki de Germain - Les Ténèbres, conte soufi - Côté cour, côté jardin (troisième et dernière partie), par Arthur Brunier-Coulin - Les livres et les revues - Photos des obsèques de Jacqueline Encausse.

N° 2 - Éditorial en hommage à Robert Amadou, par Y.F. Boisset - Robert Amadou, par Michel Léger - Robert Amadou, par Serge Caillet - À propos d'une soutane, par Robert Amadou - Information concernant l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Cohen de l'Univers - Raspoutine en appel, par Robert Amadou - La parapsychologie et la Bible, par Patrick Négrier - Malkuth, par Christine Tournier - Le manichéisme, par Morgan Vasoni - Conférence ésotérique, par M. le docteur Papus (2^e partie) - Les livres et les revues.

N° 3 - Éditorial - Lumière, initiation et accoutumance, par Marc Bariteau - Éléments de réflexion sur un martiniste oublié, le docteur Octave Béliard (1876-1951), par Dominique Dubois - Charité chrétienne et compassion bouddhique, par Jean-William Varlot - Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (1^{re} partie) par Denise Bonhomme - Wakanamy, les sœurs de la lune, par Lucia-Mary Berthelin - Les sept lois de l'univers, par Dolorès Saraluce - Conférence ésotérique, par le docteur Papus (3^e et dernière partie) - Les livres et les revues.

N° 4 - Éditorial - Cinq grandes figures de la Tradition à travers leur vie et leur œuvre : Jacob Boehme, essai sur une gravure tirée de son œuvre, par Méhiel (1^{re} partie), Martinez de Pasqually, Jean-Baptiste Willermoz, Louis-Claude de Saint-Martin et Papus - Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (2^e partie), par Denise Bonhomme - Les livres et les revues - Sur la tombe de Papus.

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2007

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation

7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE

Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR63 3004 1000 0108 2884 0U02 008
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2007)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2007

Nom..... Prénom.....
Adresse.....
Code postal..... Commune.....
Date ___/___/200__ Signature.....

Tarifs 2007

France, pli fermé	30 euros
France, pli ouvert	27 euros
U. E. - DOMTOM	35 euros
Étranger (par avion)	42 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN ..	à partir de 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

« Le G.E.R.M.E. »

vous propose des conférences
tous les premiers mercredis de chaque mois, à 19 heures 30,
Maison des Associations
2 bis, rue du Château 92200 Neuilly sur Seine (M° Pont de Neuilly)
contact : 06 89 36 85 59

Et des échanges de vue
aux dates ci-dessous, à 19 heures 30,
170, avenue d'Italie 75013 Paris (M° Maison Blanche)
code 6317 - contact : 06 89 36 85 59

Le thème général choisi pour cette année 2006/2007 est le suivant :
« LES GRANDES ALLÉGORIES INITIATIQUES »

Ce thème général se déclamera en sujets d'étude
selon le calendrier suivant

Lundi 18 Juin 2007 « L'Éternel féminin »

L'accès à ces réunions est libre et entièrement gratuit.
Peuvent y participer toutes les personnes intéressées
par l'étude de l'Histoire et de la Tradition.

Contacts : Yves-Fred Holsant, 69/69, rue Jules Micholot, 92700 Colombes
Téléphone et télécopie : 01 47 81 84 79 - Mobile : 06 89 35 85 59
Courriel : yvesfred.holsant@papoo.info
Site : www.initiation.fr et www.yvesfred.com